

Philopsis éditions numériques
<http://www.philopsis.fr>

philopsis

Les textes publiés sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite.

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Ecce homo est le dernier ouvrage que Nietzsche a composé dans l'année 1888. Ce livre ne sera publié qu'en 1908. Nietzsche a terminé sa carrière intellectuelle le 6 janvier 1889, à Turin.

Ecce homo a comme sous-titre « Comment on devient ce qu'on est ». Nietzsche reprend cette formule à Pindare (*Pythique* II, 72). On la retrouve dans le Troisième Livre du *Gai Savoir*, § 270 :
« Que dit ta conscience ? – Tu dois devenir celui que tu es »¹

Quand Nietzsche écrit ce dernier ouvrage, il est parfaitement maître de tous ses moyens intellectuels et littéraires. Son écriture est superbe ! Le mot est toujours aussi précis, le style acéré. Il n'y a aucune boursoufflure métaphorique. La prétention que Nietzsche affiche a, elle aussi, une signification.

Nietzsche, dans ce texte, peut paraître agaçant, comme Hamlet l'a été. Hamlet est infantile, immature, provocateur, œdipien (avant la lettre), comédien, cabotin, détraqué... Derrière cela, l'entreprise philosophique est toute nietzschéenne.

Dans *Ecce homo*, Nietzsche ne dit rien sur lui-même. Tout porte sur son **entreprise** qui est envisagée sous un angle autre que la manière traditionnelle de philosopher. Nietzsche se dit psychologue et il utilise la méthode généalogique. **Il va faire la généalogie de la morale, c'est-à-dire de la pensée et de la civilisation occidentales.**

Ecce homo n'est pas une autobiographie : Nietzsche ne cherche pas à écrire son *curriculum vitae*.

L'auteur lance un défi, mais cette présentation de l'homme est liée à la tâche qu'il s'est fixée comme objectif. Nous avons affaire à un "psychologue" du sujet qui affronte l'humanité par le biais de la culture occidentale en dénonçant les maladies et la décadence de l'ensemble que constitue **la civilisation**.

Dans le cadre du défi que Nietzsche s'impose, il lui paraît indispensable de dire qui il est. Quelles pulsions, quels affects, quelle santé faut-il avoir pour faire la généalogie de la morale ? Tel est l'objet d'*Ecce homo*.

Nietzsche ne raconte pas sa vie. Il faut comprendre ce que signifient les anecdotes qu'il décrit. Que signifient-elles du point de vue pulsionnel, du point de vue psychologique ou généalogique ? Nous sommes en présence d'un psychologue de la pensée qui s'affronte à la question de la morale

¹ *Gai savoir*, trad. P. Wotling, éd. GF-Flammarion, p. 223.

(issue du platonisme et du christianisme), du nihilisme, de la civilisation occidentale.

Nietzsche estime que le fait d'avoir *découvert* la morale chrétienne le met à part de tout le reste de l'humanité.

« La mise à découvert de la morale chrétienne est un événement qui n'a pas son pareil, une véritable catastrophe. Qui fait là-dessus la lumière est une *force majeure*, un destin, – il brise l'histoire de l'humanité en deux morceaux. On vit *avant* lui, on vit *après* lui... »².

Cet homme opère, en effet, un retournement total dans la perception des valeurs. Cela résulte du démasquage de l'idéologie dominante occidentale, la morale chrétienne.

Le texte introductif que constitue la Préface (écrite postérieurement, comme nombre de Préfaces) d'*Ecce homo*³ présente la problématique de Nietzsche. Pour ce dernier, la morale et la culture sont constituées par des idéaux sans liens avec la réalité.

Nietzsche, donc, expose ici le projet de son livre mais aussi de son œuvre tout entière.

Nietzsche se présente également lui-même car il a une tâche à accomplir et c'est à cela qu'il relie la nécessité de se présenter.

Nietzsche se présente car il va lancer un **défi**. Ce défi consiste à proclamer et établir que ce que le monde occidental propose comme idéaux n'est absolument rien (au sens ontologique de ce terme).

Nietzsche somme ses lecteurs, comme dans un combat, d'inventer de nouvelles valeurs, à renoncer aux idéaux actuels, à extirper la maladie qu'ils causent. Il faut opérer une **transvaluation des valeurs**. Il ne s'agit pas de réévaluer les valeurs, ce qui signifierait qu'elles sont bonnes et donc qu'on les maintient en leur donnant un autre taux, comme on réévalue un taux de crédit. Il faut renouveler les valeurs, leur donner *un nouveau sens*, un sens *entièrement retourné, transformé*. Les valeurs ne sont pas anéanties mais, au lieu d'aller dans le sens de la négation de la vie, elles iront désormais dans celui de l'affirmation de la vie et de la réalité.

Bien que Nietzsche parle à la première personne, il ne s'agit pas d'une autobiographie.

« Écoutez-moi ! car je suis tel et tel. Surtout, pas de quiproquo à mon sujet ! »⁴

² *Ecce homo* IV, §§ 7-8, trad. É. Blondel, éd. GF-Flammarion, p. 157 et sq.

³ *op. cit.*, pp 47 à 51.

⁴ *op. cit.* Préface, § 1, p. 47.

Nietzsche se présente sous les auspices de son défi. Il lance un défi à l'humanité. Ce défi, c'est l'affrontement avec la question du nihilisme, de la mort de Dieu.

Le nihilisme est une découverte de la culture, du néant des idéaux et de leur fondement dans la civilisation.

Dans ce livre, il s'agit d'une vision psychologique de Nietzsche, d'une généalogie de la pensée nietzschéenne de la culture. Qui est donc celui qui entreprend de lier la civilisation occidentale à un certain type d'affects, celui qui fait la généalogie de la civilisation occidentale, prenant comme point de départ ses fondateurs (selon le philologue grec qu'il est), Socrate et Platon ?

Dès le début de la civilisation occidentale, la *décadence* est présente avec Socrate. C'est une maladie qui se substitue à la réalité qu'on ne veut pas supporter. On va vivre conduit par des idéaux formant une morale, constituant un certain idéalisme. Ces idéaux ne sont rien au regard de Nietzsche car ils sont une négation de la réalité.

Il s'agit donc d'un **nihilisme**. Ce terme apparaît tardivement sous la plume de Nietzsche. Il l'emprunte aux **révolutionnaires russes de son temps**, les anti-tsaristes. À cette époque, le nihilisme suscitait l'effroi : les anarchistes voulant non seulement la fin du tsarisme, mais aussi du christianisme, des idéaux. C'est la découverte du néant des institutions et des valeurs de la civilisation. C'est donc un phénomène humain de civilisation. La civilisation – qui est chrétienne – ne propose que du néant. Le nihilisme découvre que les idéaux ne sont rien et veut les détruire. À l'époque, le nihilisme effrayait comme de nos jours le terrorisme.

Qu'est-ce qui permet à Nietzsche de déclarer que, dans Socrate, ce sont les instincts qui parlent, que, dans la civilisation, la philosophie, le christianisme sont à l'origine d'idéaux symptômes d'une maladie, engendrant une entreprise de décadence ?

Cela constitue un véritable projet philosophique. Nietzsche ne se présente pas comme telle personne, tel auteur, mais comme celui qui veut lire, ausculter les **idoles** (idéaux) de la civilisation occidentale.

Quel « attrapeur de rats » est Nietzsche ? Quel philosophe peut-il être ? Quel genre de vie est le sien, quels affects éprouve-t-il, quelle typologie fonctionnelle présente-t-il pour assumer sa tâche ?

LE TITRE

Ecce homo est une référence biblique (évangile de Jean, 19,5) et signifie « voici l'homme ». Elle renvoie au “procès” de Jésus et sa comparution devant Ponce-Pilate.

Jésus est la contestation vivante de l'interprétation intégriste de la Loi, telle qu'écrite dans la Torah, revendiquée et défendue par les Pharisiens. Il se présente comme venu accomplir la Loi de Moïse, alors que les Pharisiens en défendent une interprétation fondamentaliste. Il ne peut donc y avoir cohabitation entre Jésus et les Pharisiens. Ils cherchent donc à l'évincer en déformant ses paroles et soudoient un de ses disciples pour l'attirer dans un guet-apens et le faire arrêter. Jérusalem étant un protectorat romain, ils doivent en référer au gouverneur de l'époque, Ponce-Pilate.

Or Pilate ne trouve aucune faute à reprocher à Jésus. En bon Romain futile et blasé, il ne se préoccupe pas vraiment de rendre la justice mais surtout de calmer l'agitation. Il laisse donc le choix à la foule. Il lui présente Jésus en disant : « *Ecce homo* » « Voici l'homme », ce qui peut se traduire par « voici votre homme », « voici quel homme » « voyez l'homme ».

L'homme, c'est Jésus-Christ, un prophète qui ne fait partie d'aucune faction. « Qui es-tu, toi, Jésus, que les autres déclarent être le roi des Juifs ? » À la fin de l'interrogatoire, donc, Pilate accepte de livrer Jésus à la foule dont la colère est attisée par les Grands Prêtres. Pilate déclare alors « voici l'homme » et cette “envoi” est repris par Nietzsche comme titre de cet ouvrage.

« Voici l'homme ». Cette expression est d'abord simplement **dénotative** : « je vous montre cet homme ».

Elle a aussi une connotation de **dérision**. « Voici cet homme » qui n'est qu'un homme bien qu'il se prenne – délit politique et religieux – pour le roi des Juifs.

Enfin, le mot “homme” employé ici dans son sens absolu, implique une neutralité morale. « Voici l'homme » qui n'est ni innocent ni coupable. (Pilate répète à plusieurs reprises qu'il n'a rien à reprocher à Jésus.)

Nietzsche, lui aussi, déclare qu'il n'est qu'un homme. Il se met à la place de Jésus, fondateur de religion, prophète ouvrant une nouvelle ère pour l'humanité.

Il ne veut passer ni pour Dieu, ni pour roi, ni pour César. Il n'est ni un fondateur de religion ni un saint ni un futur crucifié. Il proclame cependant qu'on vit *avant* lui et *après* lui. Il brise l'histoire de l'humanité en deux morceaux. Il est un homme qui **propose à l'humanité une transvaluation de toutes les valeurs**. Ainsi meurent les valeurs bi-millénaires du christianisme. Comme dans le cas de Jésus naît un nouvel évangile. Un cinquième évangile ?

Nietzsche se dit aussi en position d'attaquer la loi. Il est à la hauteur d'un personnage historique. Il est à l'origine d'une rupture de civilisation sur fond de contestation de la morale et de la religion quelles qu'elles soient.

COMMENTAIRE [PRÉFACE, §§ 1 ET 2]

PARAGRAPHE 1

« Prévoyant qu'il me faudra, d'ici peu, affronter l'humanité avec le plus grave défi qui lui ait jamais été lancé, il me paraît indispensable de dire *qui je suis*. Au fond, cela pourrait se savoir : car je ne me suis pas « laissé sans témoignage ». Mais la disproportion entre la grandeur de ma tâche et la *petitesse* pour ce qui est de mes contemporains s'est traduite par le fait qu'on ne m'a ni entendu ni même perçu. Je vis sur le crédit que je m'accorde moi-même, peut-être mon existence se réduit-elle à un préjugé?... Pour peu que je parle à n'importe quel homme « cultivé » se rendant l'été en Haute Engadine, je me persuade que je n'existe pas... Dans ces conditions, c'est un devoir, qui répugne au fond à mes habitudes, bien plus, à la fierté de mes instincts, de dire : *Écoutez-moi ! car je suis tel et tel. Surtout, pas de quiproquo à mon sujet !*⁵ »

« Prévoyant qu'il me faudra, d'ici peu, affronter l'humanité avec le plus grave défi qui lui ait été lancé, il me paraît indispensable de dire *qui je suis*. »

I. « AFFRONTER L'HUMANITÉ AVEC LE PLUS GRAVE DÉFI QUI LUI AIT ÉTÉ LANCÉ »

Ainsi Nietzsche lance un défi.

Un défi consiste à affronter, d'une façon courageuse, quelqu'un en prétendant quelque chose qui va le mettre en demeure ou de résister ou de s'avouer vaincu. Défier quelqu'un, c'est le provoquer en combat singulier.

Nietzsche part en guerre contre l'attitude des peuples occidentaux. L'humanité des croyants adhère à des valeurs qu'elle a fabriquées, comme on façonne des idoles. Cette humanité refuse d'admettre le néant de ces supposées valeurs. Ces dernières ne sont rien, elles nient la réalité de la vie.

Le défi de Nietzsche peut se formuler ainsi. Comment arriver à autre chose qu'à l'idée du salut, de la morale, de la vérité et de tout ce qui est glorifié, vénéré par cette civilisation occidentale ? Comment sortir de ses négations et affirmer la vie, être dans l'allégresse, voire atteindre une sorte de béatitude ?

Le défi, c'est donc l'affrontement de deux conceptions de la civilisation. À savoir : d'une part la **décadence**, la maladie, la mort et d'autre part la **belle humeur**, l'affirmation, la vie. D'un côté on refuse de voir la réalité – ce qui obligerait à trouver une solution aux désordres, aux contradictions, aux souffrances – de l'autre on revendique un désir sans entraves.

On achoppe tout de suite à une grande difficulté car l'affirmation du désir conduit très précisément à la lutte des désirs les uns contre les autres. Nietzsche, en fait, cherche l'affirmation du désir en tant qu'il conduit d'une

⁵ *Ecce homo*, Préface, § 1, trad. Éric Blondel, éd. GF-Flammarion, 1992, p. 47.

manière conflictuelle à la guerre. Cela renvoie à Eschyle et Sophocle pour qui l'homme est pris dans quelque chose qui l'écrase. Il est inadapté à la réalité.

Deux solutions se présentent alors. La **solution morale** consiste à nier ces désirs, à nier la volonté de désirer. La **belle humeur** est l'affirmation de ces désirs, dont elle admet toutefois le côté destructeur. La volonté de puissance est aussi une volonté de dominer et d'expliquer les désirs les uns par les autres.

Par ailleurs, attaquer Socrate, c'est un défi ! Nietzsche n'est pas le premier à mener ce raid. La démocratie athénienne a condamné Socrate à mort. On peut attaquer Socrate pour toutes sortes de raisons. Nietzsche s'en prend à lui comme le symbole de l'ensemble de la sacro-sainte civilisation occidentale dont les valeurs sont incontestées. Nietzsche est radical. C'est une attaque des fondements de ces valeurs, les idées, les idéaux. Il déclare que les affects doivent être les plus estimés, les plus hautement évalués. Il défie ses contemporains de prouver le contraire et d'établir que leurs valeurs ne soient pas des valeurs de négation. Pour défier ainsi il ne faut pas être malade soi-même. Il faut être animé par la belle humeur.

Nietzsche se présente pour montrer comment on peut avoir d'autres valeurs, faire d'autres choix, comment on peut vivre autrement que ne le prône la civilisation occidentale suivant l'enseignement socratique.

Face au désarroi provoqué par la négation des affects, face à la tristesse, à la mélancolie, à la mauvaise conscience, au ressentiment, Nietzsche offre sa vie et sa joie de vivre.

La joie de vivre se rapporte d'abord au **temps** : c'est le beau temps clair, ensoleillé. C'est ensuite une certaine **égalité d'humeur**. C'est ce que Nietzsche appelle « **la belle humeur** ».

La belle humeur, c'est l'allégresse éprouvée dans le plaisir de vivre, bien que la vie soit, selon l'expression de Rousseau « *un assez mauvais présent* », bien que le fond des choses – comme le montrera Nietzsche – soit l'horreur.

La musique de Mozart, par exemple, porte une formidable allégresse alors qu'elle repose sur le face à face avec la mort, avec le désespoir, le découragement. Son art exalte la vie, soutient le refus de se laisser aller à l'épouvante devant l'horreur de l'existence humaine. Nietzsche, dans "*le Voyageur et son ombre*" (§ 154), souligne que la musique rend heureux, elle est grave et pleine d'allégresse pour celui qui est de belle humeur.

II. « IL ME PARAÎT INDISPENSABLE DE DIRE *QUI JE SUIS* »

« Dire *qui je suis* ». Il ne s'agit pas, pour Nietzsche, de raconter ce qu'il est comme individu mais de se présenter comme **porteur de cette analyse de la civilisation**. Il est un ensemble pulsionnel dans lequel il opère certains choix émotionnels, dont il fait émerger certaines valeurs. *Ecce homo*, dans ce sens, affirme le moi, le glorifie. C'est l'expression de l'autosatisfaction au lieu du ressassement du sentiment de péché, de culpabilité, de souffrance.

La morale altruiste refuse le moi, l'égoïsme, et accepte les souffrances. Nietzsche la condamne et affirme le moi, il assume les passions, l'orgueil, la fierté, l'agressivité, la liberté d'attitude dans l'existence.

L'affirmation du « moi », dans *Ecce homo*, se déroule en quatre parties :

- « Pourquoi je suis si sage »
- « Pourquoi je suis si avisé »

Il faut se **plonger dans l'en deçà du discours**. Il va être question d'hérédité, d'histoire. Nietzsche va parler de régime, de climat, des conditions matérielles et psychologiques d'existence (en particulier de métabolisme, de digestion, de l'influence de la bonne et mauvaise cuisine...) Nietzsche nous parle donc de son état affectif et physiologique.

- « Pourquoi j'écris de si bons livres »
- Dans quelles conditions ces livres ont-ils été écrits ?
- « Pourquoi je suis un destin »

Pourquoi je suis une « fatalité » qui va changer la face du monde. Le destin, c'est le moment, unique dans l'histoire, qui va la déterminer en profondeur. Les valeurs de l'Occident doivent être étranglées.

Nietzsche va décrire tout cela, mais non pas en se présentant comme modèle. Il va dire pourquoi il peut se permettre de mettre en cause, en utilisant la méthode **généalogique**, la situation épouvantable d'une civilisation qui nie toute affectivité. Il explique ce qui lui permet d'imposer une autre vision de l'existence.

L'expression « *qui je suis* » est une allusion à une parole évangélique. Jésus interroge ses disciples pour savoir ce qu'on dit de lui, puis il leur demande : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » [Mt. 16,15]

Le « *qui je suis* » : ressort pour analyser la civilisation occidentale ? pour affronter Socrate ? pour mettre la culture en question ?

Suis-je un philosophe ? un psychologue ? un donneur de leçons ? un moraliste ?

Nietzsche est-il un meneur qui s'engage dans une entreprise politique ou civilisatrice ?

Le « *qui je suis* » peut être envisagé dans le sens plus général de : qu'est-ce que l'homme ? C'est le « *Connais-toi toi-même* ». Nietzsche fait allusion à Montaigne qu'il apprécie. Il se sert du terme « essais » (titre de l'œuvre de Montaigne : les *Essais*) pour définir son dessein. Montaigne déclarait qu'il était la matière de son livre. Nietzsche quant à lui délimite un parcours, décrypte une typologie pulsionnelle. La direction prise en fonction de cette typologie pulsionnelle fait d'*Ecce homo* un traité de la belle humeur.

Le sous-titre d'*Ecce homo* est « Comment on devient ce qu'on est ». Ce qui peut se traduire par : comment on acquiert la belle humeur en dépit d'une lourde hérédité germanique, de l'emprise d'une religion chrétienne castratrice, c'est-à-dire d'une civilisation décadente, malade, alors que l'on est soi-même atteint d'une maladie ?

Le projet peut se formuler ainsi : comment se construire soi-même ?

« *Qui je suis* » ? Suis-je identifiable, suis-je une personne, un sujet qui peut être décrit ?

Nietzsche adopte une démarche originale par rapport, par exemple, aux *Confessions* d'Augustin, de Rousseau et de Goethe dans *Poésie et Vérité*.

Rousseau écrit :

« Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple [...] et cet homme, ce sera moi », pour essayer de donner une sorte de leçon d'expérience et de sagesse.

Nietzsche forme un projet concurrent de celui de la civilisation occidentale et de son maître Socrate. Il en est même l'opposé. Ceci dit, Nietzsche ne veut pas refaire le geste de Jésus ou de Socrate, à savoir fonder une nouvelle civilisation. Il n'énonce pas de nouveaux dogmes, il ne bâtit ni une autre philosophie ni une doctrine différente, il ne prône pas un enseignement qui lui soit particulier. Il n'est pas un prophète à l'instar de ses prédécesseurs. On ne peut établir une doctrine de Nietzsche. On ne peut pas non plus l'idolâtrer, le vénérer comme Maître ou prophète. On ne peut s'en inspirer pour fonder une civilisation. Le discours sanctifiant relève d'une démarche nazie qui est un travestissement mensonger. Les écrits de Nietzsche ne constituent pas une Bible.

Nietzsche veut simplement **reconstruire un moi** capable d'arriver à vivre **la belle humeur**. Quel peut être le sujet de la belle humeur ?

Ici apparaît une difficulté. La belle humeur est un état individualisé, un état qui suppose l'affirmation d'un sujet. Or Nietzsche a constamment combattu la métaphysique du sujet.

Dans *Ecce homo*, Nietzsche parle à la première personne et il propose une réhabilitation du moi. Alors, de quoi s'agit-il ?

La morale chrétienne de même que la civilisation occidentale nie le moi. C'est, dit Nietzsche, une sorte de « dé-moi-isation », de « déségoïsation ». La morale chrétienne est abnégation, négation du moi. Il faut refuser, refouler l'affirmation du moi. Cela peut correspondre à ce que la langue française exprime par les mots « altruisme » ou « désintéressement » mais cela va beaucoup plus loin. Il s'agit de tout ce qui est de l'ordre de la négation du moi, de la tendance morale à nier le moi, tel sujet, l'ego, comme quelque chose de malsain, « haïssable ». Nietzsche tient à réhabiliter le moi, l'égoïsme et à le conduire dans la belle humeur.

D'où le ton provocant de son discours :

« [...] je suis même par nature l'antithèse du genre d'homme que, jusqu'à présent, on a révééré comme vertueux. [...] Je suis disciple du philosophe Dionysos, je préférerais être un satyre plutôt qu'un saint. »⁶

Nietzsche combat donc une tendance inscrite dans le principe même de cette morale de lutte contre la morale à savoir la négation du moi, des intérêts du moi, des pulsions. Il rejette donc l'égoïsme ainsi présenté, qu'il considère comme un signe de la morale décadente.

Par ailleurs, Nietzsche ne cesse de dire qu'il n'existe pas de « moi » au sens d'un **sujet unique**, identifiable, **permanent**, constant. Il n'y a pas de sujet ("substance" et "sujet" ont la même étymologie). Il n'y a pas d'instance ontologique certaine, métaphysiquement assurée, que l'on pourrait désigner comme « le moi ».

Donc : comment concilier la critique nietzschéenne, violente !, du sujet, du moi, et la visée de la belle humeur liée à la restauration du moi [*Ecce homo*, *Zarathoustra*] ? Où se trouve la cohérence du discours de Nietzsche ?

Les grands thèmes nietzschéens n'ocultent pas le détail du texte. Il ne faut pas isoler, par exemple, la notion de volonté de puissance bien qu'elle soit omniprésente (mais sans jamais ou presque être nommée) dans *Ecce homo* à propos des affects, des intérêts, du moi, de l'ego, de l'égoïsme, de la volonté... *Ecce homo* recouvre le thème de la psychologie.

– Pour Nietzsche, le sujet n'est pas une substance. Il est un état de modification incessante des rapports entre les pulsions, entre les instincts... **Le moi est le lieu des sempiternels conflits entre les pulsions.** Les rapports de puissance s'affrontent et s'écroulent selon une succession de dominations de telle ou telle pulsion partielle. Chaque désir cherche à s'accroître aux dépens des autres et à s'imposer.

Le sujet est donc pluriel. Il est constitué d'une multiplicité d'affects (ou pulsions). Il est changeant, **en perpétuel devenir**. Ce qui fait qu'il est non seulement pluriel à un moment donné, d'une manière synchronique,

⁶ *Ecce Homo*, Préface, §2.

mais aussi diachronique (ce vocabulaire est un anachronisme, utilisé par les linguistes du XX^e siècle, il n'est évidemment pas de Nietzsche mais peut être utilisé pour faciliter la compréhension), il se modifie au cours du temps, il disparaît, devient ou redevient souterrain. De plus, le sujet est surtout constitué par un « je » inconscient (notion qui sera développée par Freud), inaperçu, non représenté, le « je » des pulsions, qui s'oppose à l'unité synthétique du « je pense » cartésien. Nietzsche critique Descartes, qu'il connaît mal. Il déclare que c'est pure naïveté que de dire : « je » est le sujet du verbe penser. D'abord, il y a d'autres activités que celle de penser telles que sentir, désirer, espérer, refuser, nier... toute une série d'affects. Le « je » est multiple, c'est une certaine façon de s'affirmer. Le « je » est une sorte d'illusion d'unité.

On n'est donc plus dans un champ métaphysique où l'on cherche à prendre conscience du fondement de la pensée et de la certitude comme Descartes dans les *Méditations*. Ici s'ouvre l'étendue d'un sujet multiple, **pluriel, contradictoire**, changeant, qui se construit tout en se détruisant. Il est question, ici, du sensible, (les affects), du physiologique, l'estomac, l'alimentation, des conditions de vie, le climat, les événements, des petites choses de la vie et non des pensées. Dans *Ecce homo*, Nietzsche rappelle que sa maladie, à plusieurs reprises, l'a empêché de lire et qu'ainsi il a appris ce que c'était que penser. Car penser, c'est faire autre chose que critiquer ce qu'on lit. Penser, c'est le travail des affects, de la réflexion consciente et inconsciente.

Dès le début Nietzsche s'exprime à la première personne, il parle du « moi ». Le moi est un sujet porteur d'un défi, décrié, mais il ne s'est pas « laissé sans témoignage », on peut donc en parler. Nietzsche dit qu'il n'existe pas et cependant il se présente et dit qui il est.

Un des thèmes fondamentaux du *Gai Savoir*, de *Par-delà Bien et Mal*, d'*Ecce homo*, c'est la destruction de la maîtrise du moi. Le « moi » est une fiction métaphysique, le « je » est une fiction grammaticale.

Dans ce cas, comment Nietzsche peut-il dire « je suis »⁷ alors qu'il critique la notion d'identité, de sujet, de personne ? Qu'on ne s'y laisse pas prendre : Nietzsche *stricto sensu* n'existe pas comme sujet identifiable, déterminé. Il n'est pas un « moi » identitaire pourvu d'un certain nombre de propriétés venant de la toute-puissance d'un « je » substantiel.

En fait, Nietzsche dit ici comment « on » est, comment « ça » est. Comment on atteint la belle humeur, comment on arrive à une certaine forme d'identité relative, comment on se constitue ou on reconstitue sans cesse une forme d'identité en soi.

Dans *Ecce homo*, Nietzsche à la fois « se fait » et « se défait ». Il dit des choses qui ne sont ni vraies ni fausses, tantôt elles sont vraies, tantôt elles sont fausses.

⁷ Cf. *Ecce homo*, Préface, début du § 1.

Il n'y a pas **un** Nietzsche identifiable, une personne, mais quelque chose comme un effort, une volonté de puissance, de constitution d'un pouvoir.

Ecce homo est le récit d'une constitution, d'une création, d'une production **et** d'une destruction permanente de ce « je » sous une forme tout à la fois directe, policée, et masquée.

Nietzsche soulignera que l'entreprise d'*Ecce homo*, c'est lui. Il est personne et il est tout le monde. Il est Wagner, Schopenhauer, Platon, Socrate. Il est lui-même et en même temps il n'est pas cela. Il soigne la décadence par la décadence.

Dans *Ecce homo*, Nietzsche montre comment constituer le « moi » au lieu de le détruire sous la forme d'une identité personnelle comme c'est le cas dans la morale chrétienne.

« Au fond, cela pourrait se savoir : car je ne me suis pas « laissé sans témoignage » ».

Nietzsche écrit aussi *Ecce homo* pour faire sa publicité. En effet, à cette époque, il n'est quasiment lu par personne. Il y a donc une sorte de plainte déguisée sous la plaisanterie.

Nietzsche a écrit un certain nombre d'œuvres. Il lui semble qu'elles ont une certaine importance. C'est pourquoi il dit : « je ne me suis pas “laissé sans témoignage” ».

Cette parole « laissé sans témoignage » se trouve dans le *Nouveau Testament* (Les Actes des Apôtres, ch. 14, 17, dans la traduction de Luther). Après la guérison d'un infirme à Lystre, la foule prend Paul et son adjoint Barnabé pour des dieux et veut leur offrir des sacrifices. Paul déclare : « Nous sommes des hommes, au même titre que vous ! [...] Dieu, dans les générations maintenant révolues, a laissé toutes les nations suivre leur voie, sans manquer pourtant de leur témoigner sa bienfaisance ».

Dieu a témoigné de lui-même par les bienfaits qu'il a accomplis. Dieu ne se laisse pas sans témoignage est-il écrit dans la Bible luthérienne.

Nietzsche s'approprie une expression biblique. Il y a effectivement des témoignages de bonté de la part de Nietzsche. Par dérision, il se donne le rôle de représentant de Dieu. Nietzsche se présente comme le Dieu de l'apôtre Paul.

Nietzsche souligne aussi qu'il n'est pas lu parce qu'il est entouré de médiocres. Ses contemporains font partie de cette humanité dégradée qui n'est pas capable de comprendre le défi qu'il lance.

« Mais la disproportion entre la grandeur de ma tâche et la *petitesse* de mes contemporains s'est traduite par le fait qu'on ne m'a ni entendu, ni même perçu. »

Nietzsche déclare ouvertement qu'il est peu connu. Personne ne le lit. Il est obligé de se manifester pour croire à son existence. Cela rappelle le préjugé social dénoncé par Rousseau pour lequel « exister » c'est exister

aux yeux des autres. Nietzsche dit : je ne suis pas lu donc je n'existe pas puisque je n'existe pas aux yeux des autres.

C'est une réaction saine que de revenir à soi-même, indépendamment de l'image de soi que renvoient (ou ne renvoient pas) les autres ou que l'on veut donner de soi aux autres.

On rejoint ici le projet des Cyniques. J'existe pour moi, mais je n'existe pas pour les coutumes, les conventions, les besoins de la société.

Le Nietzsche d'*Ecce homo*, c'est Diogène qui cherchait un homme en plein jour avec une lanterne allumée. Quand on lui demandait ce qu'il faisait. « Je cherche un homme » répondait-il.

De même, Nietzsche cherche quel homme il faut être pour mener à bien l'entreprise de contestation ou de mise à découvert de la morale.

L'humanité, pour Nietzsche, s'enferme dans sa petitesse, sa médiocrité, n'écoutant pas le message, la bonne nouvelle qu'il vient lui apporter. Ce qu'il fait n'est pas au goût du jour. Nietzsche ne flatte pas ses lecteurs, lui qui a quelque chose de grand à dire face à la médiocrité, la petitesse, la maladie de ses contemporains.

En parlant de sa « tâche », Nietzsche se démarque de toute entreprise qui serait un devoir d'ordre moral. Cette tâche est une nécessité. Il n'obéit pas à une injonction morale. Cette tâche est une guerre, une attaque, c'est pourquoi il parle de « défi ». Il s'agit d'une polémique. On attaque et on ne cherche pas à ridiculiser. On attaque pour détruire. Le « marteau » sert à ausculter, et on constate que ça sonne creux. C'est une sorte d'épreuve.

À cause de cette surdité des hommes, Nietzsche n'a été « ni entendu, ni même perçu ». Ce reproche de Nietzsche renvoie à une autre référence biblique. Jésus déclare « que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ». [N.T. Mt, 13, 14-16]

Nietzsche n'attaque pas seulement la moralité, l'intellectualité, la façon de voir de son public. Il se tourne aussi contre les façons de sentir, l'affectivité, la psychologie fonctionnelle. Il rencontre des « résistances » selon le terme qu'emploiera Freud. Il y a une révolte pulsionnelle contre la révélation de quelque chose que l'on ne veut pas accepter : **la mort de Dieu**. Cette expression est l'équivalent du nihilisme. La mort de Dieu exprime la déshérence, l'absence totale de résistance des valeurs. Dieu, qui est le symbole de tous les idéaux de la civilisation occidentale, n'existe pas. Le fondement des valeurs n'est que néant.

Donc, ce que Nietzsche a à dire ne relève pas de l'ordre strictement intellectuel mais de l'ordre pulsionnel. Cette réaction est de type allergique, de l'ordre de la résistance contre la résurgence des idéaux.

Ainsi, l'expression « on ne m'a ni entendu, ni même perçu » ne signifie pas seulement une incompréhension intellectuelle, mais plus encore un refus affectif, idéologique.

Souvent, en lisant Nietzsche, on lui prête des positions qu'on aimerait qu'il prenne ce qui nous permettrait de nous préserver contre ce qu'éventuellement il aurait encore à nous dire. Il faut être à la fois profondément réjoui et profondément révolté en lisant pour être digne de le lire [cf. *Généalogie de la Morale*, Préface, trad. É. Blondel, Ole Hansen-Løve et Théo Leydenbach, éd. GF-Flammarion, 1996, pp. 8 et 33] Ce conseil concerne tout particulièrement le *Zarathoustra*. Nietzsche touche un point sensible. Et il y a une infinité de façon d'abriter et de cacher le point sensible et ainsi d'éviter l'affrontement. Les textes de Nietzsche ne sont pas seulement des argumentations, des démonstrations, mais aussi des stratégies. Les procédés d'écriture sont polysémiques et touchent nos affects.

« Je vis sur le crédit que je n'accorde moi-même, peut-être mon existence se réduit-elle à un préjugé ?... Pour peu que je parle à n'importe quel homme « cultivé » se rendant en été en Haute Engadine, je me persuade que je n'existe pas... »

C'est d'abord une façon comique de dire : au fond tout se passe comme si je n'existais pas. Personne ne parle de lui, déplore Nietzsche, pas même les hommes cultivés. D'ailleurs Nietzsche déteste les hommes cultivés. Quand il parle d'eux, c'est pour les provoquer.

« Dans ces conditions, c'est un devoir, qui répugne au fond à mes habitudes, bien plus, à la fierté de mes instincts, de dire : *Écoutez-moi ! car je suis tel et tel. Surtout, pas de quiproquo à mon sujet !* »

Nietzsche utilise le mot « devoir » qu'il rejette habituellement. Il estime en effet qu'il y a une sorte d'obligation intérieure, presque morale ou supra-morale à accomplir la tâche qui est la sienne.

La tâche de Nietzsche, c'est de dénoncer la morale chrétienne, de la mettre à découvert. Il doit dire comment il s'y prend, comment il parvient à cela. Il s'agit d'atteindre un but suivant le même *modus operandi* que les maîtres à penser, ses prédécesseurs. Ils écrivaient des traités de morale, des récits exemplaires sous la forme de leçons, d'hagiographies.

Nietzsche révèle qui il est, c'est-à-dire comment il est ce qu'il devient. Il explique à son lecteur pourquoi il est si sage, en quoi consiste sa sagesse [« Pourquoi je suis si avisé », *Ecce homo*, 2^e partie]. Il nous fait comprendre comment il s'y prend pour écrire ses livres et leur pourquoi : l'affectivité, les pulsions, la typologie... tout importe dans la réalisation de la tâche qu'il s'est donnée.

PARAGRAPHE 2

Nous renvoyons ici à la lecture du texte complet, lecture nécessaire à une bonne intelligibilité de ce cours :

Ecce homo, Préface, § 2, trad. É. Blondel, éd. GF-Flammarion, pp. 47-48.

De :

« Je n'ai absolument rien, par exemple, d'un épouvantail, d'un monstre de morale – je suis même par nature l'antithèse du genre d'homme que, jusqu'à présent, on a révééré comme vertueux... »

à

« ...l'humanité même en est devenue menteuse et fausse jusqu'au plus profond de ses instincts – jusqu'à adorer l'*inverse* des valeurs qui lui auraient garanti au premier chef la belle croissance, l'avenir, le droit éminent à l'avenir. »⁸.

I. JE N'AI RIEN D'UN ÉPOUVANTAIL, D'UN MONSTRE DE MORALE

Nietzsche commence par une provocation. On ne trouve pas, dans la pensée de Nietzsche, une morale. Une morale est quelque chose de monstrueux, destiné à faire peur, un “épouvantail”. La morale, en effet, au sens courant, est un ensemble de devoirs, d'interdictions, de règles dont la transgression est suivie de sanctions. La morale est quelque chose d'impératif et d'inquiétant.

Elle est un *monstre*. Nietzsche emploie souvent ce terme pour se désigner et aussi ses lecteurs. Le “monstre”, c'est celui qu'on montre du doigt, comme Socrate par exemple.

Nietzsche déclarera qu'il a besoin de lecteurs qui ne soient pas comme tout le monde, qui soient des monstres, des aventuriers.

Le monstre est aussi celui qui est censé ne pas faire partie de l'humanité. La morale tire donc son autorité de ce qu'elle prétend être édictée par une autorité émanant d'un autre monde que le monde sensible.

Qu'y a-t-il derrière les images d'épouvantail et de monstre ?

Le monstre, ici, c'est la morale. La morale relève de la sous-humanité. C'est quelque chose qui est destiné à faire peur, comme l'épouvantail, comme le monstre. C'est démesuré par rapport aux mœurs humaines.

Quand Nietzsche parle de morale, il pense à Kant, un des « monstres de morale » [*Crépuscule des idoles*, « La morale comme contre-nature », § 1]. La doctrine kantienne relève d'un autre monde, c'est le règne des fins, de la liberté, ce n'est pas celui de la nature ni de la sensibilité.

⁸ *Ecce homo*, Préface, § 2, trad. É. Blondel, éd. GF-Flammarion, pp. 47-48.

Nietzsche parle de *renverser les idoles* et il explique pourquoi il les conteste.

La morale ou l'idéalisme (les idéaux) : c'est la même chose. Nietzsche rejette les idéaux ou la morale parce que :

– ils occupent une place excessive : « il y a plus d'idoles que de réalités dans le monde ! »⁹

– ils sont le fond de la moralité dont la domination est universelle et incontestée jusqu'à Nietzsche. La morale se confond avec les idéaux occidentaux.

– ils sont le résultat d'un déplacement des forces et de la volonté de puissance, faible, de l'humanité. Ce déplacement s'opère hors de la réalité, loin de la réalité, au profit d'un monde irréel. Les idéaux sont le néant qui s'oppose à la réalité.

Il faut donc « renverser les idoles », les mettre “cul par-dessus tête”, non les abolir. Mais il s'agit d'abord de montrer par quel processus la volonté de puissance si faible, décadente, a inventé ces idéaux qu'elle a substitués à la réalité. L'idéal est un mensonge, les idoles sont le résultat d'une opération de l'imagination, une invention, un mensonge sur la réalité.

II. « JE SUIS MÊME PAR NATURE L'ANTITHÈSE DU GENRE D'HOMME QUE, JUSQU'À PRÉSENT, ON A RÉVÉRÉ COMME VERTUEUX. »

« Jusqu'à présent », “jusqu'ici”, cette expression est une sorte de “tic” philosophique chez Nietzsche pour bien montrer que, maintenant et avec lui, les choses vont changer.

Nietzsche examine la philosophie, la morale, la pensée platonochrétienne qui a existé jusqu'à présent. Il le fait en tant qu'historien du passé, en bon philologue grec. L'époque concernée va donc de Socrate à Schopenhauer (les idées) et Wagner (dont la musique en fait le héraut). Nietzsche la qualifie d'époque de décadence et s'en démarque.

J'en suis « l'antithèse » déclame-t-il, « par nature ». Nietzsche attribue donc cette opposition à (sa) la nature. La nature, dans sa réalité, est la sauvegarde qui nous préserve des représentations idéologiques, des errances de la civilisation, de la religion, de la morale. Heureusement, la nature nous avertit. Nietzsche porte « par nature », dans sa spécificité, dans ses instincts, quelque chose qui le met à part, qui le sauve, qui est comme une étoile ou un ange gardien ! On guérit parce que, par nature, on est fondamentalement sain. La décadence, la maladie, ne consistent pas simplement à être accablé mais à préférer être malade plutôt qu'en bonne santé. Le décadent choisit toujours des remèdes qui lui font du mal. Il veut rester moralement malade car ça l'arrange. La morale est, pour lui, contre-nature. Selon Nietzsche, il y a dans la nature, pour chaque individu, quelque chose qui le protège.

⁹ *Crépuscule des idoles*, Préface

C'est donc par rapport aux décadents que Nietzsche dit que « par nature [...] (il n'est pas) vertueux ». Ils appellent "vertueux" celui qui se conforme à la morale occidentale et donc élimine en soi toute sensibilité ou sensualité.

La morale est l'idéologie d'une certaine vertu. Cette "vertu-idolâtre" consiste à séparer le mal du bien selon des définitions convenues et reçues et à extirper le mal. Nietzsche emploie le mot « vertueux » comme s'il le mettait entre guillemets, ce qui a une signification précise dans son écriture [cf. article d'Éric Blondel « Les guillemets de Nietzsche - : philologie et généalogie », *Nietzsche aujourd'hui ?*, tome 2, Paris UGE 10/18, 1973]. Il écrit « le genre d'homme que, jusqu'à présent, on a révééré **comme** vertueux ». C'est une réputation, c'est une représentation, un idéal qui consiste à étouffer toute sensibilité, toute sensualité, à renoncer aux passions, à se livrer à l'abnégation intégrale. Dans *Ecce homo* IV^e partie, « Pourquoi je suis un destin », Nietzsche définit la morale telle qu'elle est à son époque :

« La morale – idiosyncrasie de *décadents*, avec l'intention cachée de *se venger de la vie* – et cela avec succès. Je tiens beaucoup à *cette* définition-là. »¹⁰

Le vertueux est donc celui qui se préserve des passions, ceci par abnégation. Dans les *Fragments posthumes* [1888, 11 (297)], Nietzsche déclare que le vertueux est un hémiplégique de la vertu parce qu'il y a toute une partie de lui-même qui ne remue pas. Il est paralysé d'un côté seulement, du côté des affects qui sont neutralisés. Il est censé vivre seulement du côté des idéaux, il est caractérisé perpétuellement comme « homme bon ». L'homme bon est une caricature de l'être humain. À cause de sa moralité, il est racorni, décadent.

« Entre nous soit dit, c'est à cela, me semble-t-il, que tient justement mon point d'honneur. Je suis disciple du philosophe Dionysos, je préférerais encore être un satyre plutôt qu'un saint. »

III. LE POINT D'HONNEUR DE NIETZSCHE

Nietzsche va substituer à la vertu, son point d'honneur. Il n'a pas de vertu au sens courant de ce terme, mais il a un « point d'honneur ». Il y a des choses qu'il ne fait pas. Le point d'honneur est propre à **un** individu. Ce qu'il fait relève de sa décision personnelle.

La vertu, elle, est un label décerné en général pour un ensemble d'individus, « le troupeau ». L'homme vertueux est celui qui est capable de s'assimiler aux autres membres du troupeau et d'obéir.

Le « point d'honneur », d'origine aristocratique, signifie : c'est moi seul qui décide ce que je dois faire. Je n'ai pas à me faire dicter des

¹⁰ *Ecce homo*, IV^e partie, « Pourquoi je suis un destin », § 7, trad. É. Blondel, éd. GF-Flammarion, p. 159.

décisions ou à respecter une loi sous prétexte que c'est la loi de tous. Nietzsche prend à revers l'universalité kantienne. La morale de l'universel, c'est une morale pour tous, pour le troupeau. Cette morale suppose que tous les individus sont égaux, identiques ou du moins semblables les uns aux autres. Donc, tous doivent être traités de la même façon et doivent vivre selon les mêmes codes.

Nietzsche revendique le sens de la distance. Ce sens va à l'opposé de celui qui anime l'esprit d'obéissance et de conformité qui caractérise la vision universaliste et impérative de la morale.

Nietzsche revendique donc un choix personnel. C'est son point d'honneur. Ce point d'honneur consiste à ne pas être vertueux. C'est du cynisme. Le cynisme, c'est le courage d'être ce que l'on est et de ne pas essayer de déguiser ses transgressions d'une manière hypocrite en se justifiant. Le cynique déclare : je transgresse la loi, c'est mon affaire, et je ne prends pas en compte le jugement que vous portez sur moi. C'est la fierté qui se dispense de la servilité hypocrite des justifications.

IV. JE SUIS UN DISCIPLE DU PHILOSOPHE DIONYSOS

Voilà une réponse au « *qui je suis* » du paragraphe précédent. La suite de la phrase est encore plus provocatrice :

« je préférerais encore être un satyre plutôt qu'un saint. »

Dionysos n'est pas, traditionnellement, un philosophe mais un dieu grec. Il est un dieu de la tragédie. Il est le dieu de la cité qui, dans la tragédie grecque, représente le mal de la condition humaine. Dionysos (Bacchus en latin), exprime l'horreur de la situation de l'homme victime de forces qui le dépassent. Ces forces incontrôlables poussent l'homme vers l'injustice, le chaos, le désordre, la démesure, et c'est l'éclatement de son identité.

Les dionysies étaient une fête religieuse et par le fait même une fête de la cité. La cité célébrait les forces irrationnelles qui l'habitaient. Ces forces sont de l'ordre de l'affect, tout ce qui concerne le corps. Elles sont symbolisées par l'ivresse.

L'ivresse était célébrée au même titre que la folie ou le délire. Dans le cortège de Dionysos, les Bacchantes, les Ménades, caricaturent le délire poussé à son extrême.

Pour les Grecs initiateurs du logos, l'ivresse est un état capital de l'individu et du psychisme humain, même s'il est de l'ordre du non représentable, du non-intellectualisable. Le délire, le dionysiaque, la folie (*mania*), l'ivresse des dionysies, symbolisent tous les états qui ne sont pas d'ordre conscient et rationnel. C'est l'ensemble de l'affectivité humaine dans ce qu'elle a de désordonné, de contradictoire, de tragique.

Sous le symbole de l'ivresse, réalité indéniable, les Grecs célébraient un certain nombre d'états affectifs ou d'aspects de la condition humaine.

Cela constituait le fonds dans lequel un auteur puisait pour écrire une tragédie. Lors de chaque fête de Dionysos, on organisait un concours de tragédies dont les meilleures étaient couronnées. Les dionysies étaient donc en partie des festivités littéraires, théâtrales. L'autre aspect était constitué de diverses manifestations inversant l'ordre institutionnel. On donnait libre cours à la fête « de tous les sens », sans retenue, comme dans les saturnales. Par exemple, lors des saturnales romaines, l'esclave avait le droit de prendre la place du maître, de le mépriser. Puis tout rentrait dans l'ordre. Les dionysies permettaient un temps d'échapper à toutes les contraintes établies par l'ordre de la cité, la logique du logos, le poids de la conscience, la soumission au maître. On se livrait à des orgies sous le double signe du vin et du sexe. Il y avait en particulier un défilé de chars promenant des phallus géants. C'était une fête du sexe, de la fécondité, de l'ivresse. On célébrait les états non conscients, non contrôlés, refoulés.

Nietzsche veut ainsi souligner que la philosophie est du côté de Dionysos. Elle n'est pas de l'ordre de la répression, de la négation, de la condamnation de cette démesure.

Se dire disciple du philosophe Dionysos est donc une provocation. Nietzsche utilise une expression traditionnellement contradictoire et suscite ainsi la réflexion. La philosophie n'est pas forcément l'opposition aux affects, aux délires. La philosophie est symbolisée par Dionysos dans la mesure où on s'intéresse à la vie des affects, à la vie pulsionnelle qui est le soubassement de la morale et de la philosophie du logos.

V. JE PRÉFÉRERAI ENCORE ÊTRE UN SATYRE PLUTÔT QU'UN SAINT

Les satyres sont des êtres mythologiques, membres très actifs de la suite de Dionysos. Il est représenté comme un être qui tient à la fois de l'humain et du bouc. Il participe à toutes les facéties de la troupe qui accompagne Dionysos. Le satyre représente l'affectivité qui est un des aspects fondamentaux de l'homme, plus important pour sa vie que tous les idéaux de la sainteté.

Du côté du satyre, nous avons l'affirmation de la nature, de la force non rationnelle du désir ; du côté du saint, nous avons la négation de la nature.

« Mais qu'on lise déjà cet écrit. Peut-être ai-je réussi – peut-être cet écrit n'a-t-il d'ailleurs pas d'autre signification – à exprimer cette antithèse dans un style fait de bonne humeur et d'affabilité. »

Nietzsche exprime son souhait de réussir dans sa tâche, c'est-à-dire d'arracher les hommes à l'emprise morale. Il va exprimer cette tâche dans « la belle humeur ». Le but, c'est de vivre la belle humeur et non la négation des affects et du sensible.

La belle humeur est l'antithèse du ressentiment et du nihilisme, négation de toutes les valeurs et en particulier Dieu qui les fonde. Il faut

prendre plaisir à la réalité et à la vie. Pour Nietzsche, c'est l'aboutissement de la philosophie.

« La belle humeur et l'affabilité » de la vie sont les opposés des « épouvantails » et des « monstres » de la morale. Tous les monstres moraux sont d'accord sur ce point : il faut tuer les passions (*Crépuscule des idoles*).

La philosophie qui relève de Dionysos s'énonce dans un style fait de belle humeur, d'affabilité. Nietzsche oppose à la morale – qui est une maladie crispée sur la négation – la belle humeur et l'affabilité.

Dans toute l'œuvre de Nietzsche, on retrouve l'antithèse du satyre et du saint, de Dionysos et de la morale.

L'idéal de la morale, c'est la négation, c'est le triomphe du combat contre la réalité. Cet idéal est un mensonge, une expression travestie, détournée de la vie, avec l'intention de se venger de ce mode de vie.

Le saint, l'homme bon, vertueux, nie la vie, la condamne, mais la vie est en lui, il la refuse ce qui engendre une haine morale qui est d'une part la haine de soi (la mauvaise conscience) et d'autre part le mensonge sacré (la haine du prêtre ascétique).

« Améliorer » l'humanité, voilà bien la dernière chose que, *moi*, j'irais promettre.

Les guillemets entourant le mot « améliorer » nous alertent. Ils soulignent deux choses.

Premièrement, il s'agit d'un terme qui n'est pas de Nietzsche, c'est une citation.

Deuxièmement, l'expression est impropre, c'est une illusion, un mensonge.

Les termes désignant la morale sont toujours mis entre guillemets, qu'il s'agisse des textes publiés ou des brouillons (*Fragments posthumes*).

« *verbessern*, (améliorer) », en allemand, signifie aussi amender, corriger, redresser.

Les « améliorateurs » de l'humanité¹¹ sont les redresseurs de torts, ils font la loi, ils imposent leur morale aux autres.

« Améliorer » est une des caractéristiques essentielles de la morale ; c'est l'emblème de la morale. La morale est une entreprise philosophique qui consiste à s'opposer au sensible, à la réalité sensible, à l'homme tel qu'il est avec ses désirs et ses passions.

La morale est un idéal qui nie la réalité humaine et qui veut la transformer. Face à Calliclès, par exemple (Platon, *Gorgias*), le philosophe symbolisé par Socrate combat ses passions. Il oppose à leur désordre et à leurs effets catastrophiques un monde idéal gouverné par la raison. Être moral consiste à essayer de redresser les choses ; la conduite humaine, les structures sociales, les injustices de ce monde-ci qui est le monde des

¹¹ Cf. *Crépuscule des idoles*, ch. 7.

passions. L'idéal moral veut substituer au monde réel un monde vrai c'est-à-dire de l'ordre de la raison ou de l'intelligible (Platon, *Gorgias* et *La République*). La réalité sensible n'est que désordre, malheur, injustice. Il faut rechercher le Bien et extraire l'homme des ombres de la caverne. Il faut le conduire vers la lumière, c'est-à-dire le bien. On part du pire (le monde tel qu'il est, la réalité) vers le meilleur (le monde gouverné par la raison).

La démarche de Nietzsche va dans le sens opposé. Il affirme que la réalité ne doit pas être sous-estimée, encore moins niée, corrigée, et remplacée par le leurre de l'idéal. L'idéalisme est le refuge des faibles, des décadents qui ne supportent pas ce monde-ci. Ils préfèrent la négation du sensible à sa réalité dérangeante.

Nietzsche ne va donc pas améliorer la réalité selon un mode idéaliste qui lui serait propre. Il n'est pas un « améliorateur » de l'humanité. Son métier c'est de *renverser les idoles* (les idéaux) érigées pour remplacer la réalité et le sensible.

La morale est la plus importante des idoles de ce qui préoccupe vraiment Nietzsche : la civilisation occidentale. C'est donc elle qu'il s'agit de renverser en lui apprenant « ce que c'est que les pieds d'argile ». Il signe la fin du règne de la civilisation occidentale issue du socratisme et sa prétention à substituer la raison à la sensibilité, le supra-sensible à la réalité.

Le grand reproche que Nietzsche adresse à la civilisation occidentale, c'est de se servir de l'idéalisme et de la raison pour se dérober aux souffrances telles que représentées dans les tragédies et qui accablent réellement les hommes, l'humanité tout entière. Le choix de la raison et de l'idéal contre la réalité sensible est une démarche occidentale. Les Occidentaux, en dehors même de toute réflexion philosophique, sont des grands redresseurs de torts, une sorte de surhumanité face à la sous-humanité (le reste du monde). Ils utilisent tous les moyens. Toutes leurs religions prônent un autre monde, meilleur, plus juste, plus moral, plus rationnel ! Leur idéal moral transcende la tragédie. Agir ainsi, vouloir améliorer l'humanité en en bâtissant une autre, c'est bien la dernière chose que Nietzsche irait promettre.

« Je n'érige pas de nouvelles idoles, moi ; quant aux anciennes, qu'elles apprennent ce que c'est que les pieds d'argile. *Renverser les idoles* (c'est le mot que j'emploie pour les « idéaux » – voilà bien plutôt mon métier. »

VI. JE N'ÉRIGE PAS DE NOUVELLES IDOLES

Nous avons ici un palimpseste, un texte à plusieurs niveaux d'écriture.

Nietzsche n'établit pas de nouveaux idéaux. Il ne substitue pas une nouvelle morale à la précédente, cette morale qui s'impose comme un idéal contre la réalité et qui est suspecte. Il n'y a pas, pour Nietzsche, à affirmer

de nouvelles pensées. Il n'y a pas à rechercher des certitudes. « Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou » (*Ecce homo*). Donc cette stigmatisation de l'idolâtrie est un signe de faiblesse, dans sa dénégation de la réalité. La seule attitude consiste à établir la belle humeur.

Nietzsche ne cherche donc pas de nouveaux idéaux pour remplacer les anciens. Les idéaux sont pléthore ! « Il y a plus d'idoles que de réalités dans le monde », constate Nietzsche d'un « mauvais œil »¹². Sa démarche est inverse :

« Je n'érige pas de nouvelles idoles, moi ; quant aux anciennes, qu'elles apprennent ce que c'est que les pieds d'argile. »

Le mot “idole” est un terme biblique. Il concerne un événement (Exode, 32, 1-5) survenu lorsque les Hébreux, sous la conduite de Moïse qui les a sortis de leur esclavage en Égypte, traversent le désert pour aller jusqu'à la terre dite promise. Moïse reçoit les Tables de la Loi au sommet du mont Sinäi. Dieu accompagne ce peuple, Moïse en est le porte-parole et reçoit les dix commandements, code de vie, la Loi consignée dans la Tora. Ce sont des paroles, des directives.

Las d'attendre, les Hébreux façonnent un veau d'or en faisant fondre leurs bijoux et se prosternent devant cette idole, symbole de la divinité et de la fécondité : fécondité sexuelle et aussi agricole, la fertilité. Le taureau adoré au Moyen-Orient représente toutes les forces naturelles, plus particulièrement la fécondité. Il est l'équivalent de Dionysos, en Grèce. L'ironie réside dans le fait que les Hébreux n'ont comme idole qu'un veau et non pas un taureau. Ils ne sont pas à la hauteur des prestations sexuelles prestigieuses du taureau. Ils se mettent à genoux devant leurs propres désirs et en deviennent esclaves.

C'est pour cela que le propos théologique d'Israël (ce mot désigne à la fois le peuple et la “terre promise”) est la libération de l'esclavage, d'un autre peuple et aussi de soi-même, de ses propres désirs. Toute prosternation est une servitude, il n'y a aucune servitude à sacraliser car ce qui nous domine vient de nous. Dans l'Exode (la sortie d'Égypte et l'épisode du veau d'or) le propos est libérateur.

Pour dénoncer l'idolâtrie, Moïse brise les Tables de la Loi. Geste symbolique : il existe aussi une forme d'idolâtrie dans la Loi même, aux dépens du prochain. C'est pourquoi Nietzsche déclare : « Je n'érige pas de nouvelles idoles, moi ».

Il ne va pas surenchérir, dans le domaine de l'idéalisme. Il n'y a pas d'idéaux à chercher. Il n'y a pas de philosophie de Nietzsche qui nous donnerait de nouveaux idéaux pour un nouveau départ de l'humanité, pour une nouvelle morale qui serait une morale des maîtres, des forts, une morale élitiste, une morale de volonté de puissance. Nietzsche n'érige pas de

¹² Cf. *Crépuscule des idoles*, Préface, § 1.

nouvelles idoles, bien au contraire, il les démonte de leur piédestal¹³. Il n'établit pas une nouvelle morale.

VII. QUANT AUX ANCIENNES IDOLES QU'ELLES APPRENNENT CE QUE C'EST QUE LES PIEDS D'ARGILE.

Il s'agit aussi d'une référence biblique, le Livre de Daniel (Dn 2, 31-45). Daniel est un hébreu, israélite, en exil auprès du roi de Babylone, Nabuchodonosor qui a investi Jérusalem. Dieu lui a donné le don d'interpréter les rêves. Le roi fait appel à lui pour connaître la signification d'un rêve qui le trouble. Il a eu la vision d'une immense statue d'airain qui l'effraie par ses dimensions mais dont il remarque les pieds faits d'argile.

Le petit peuple d'Israël est confronté à l'immense puissance de l'Empire de Nabuchodonosor. Celle-ci passera, elle n'a pas de base solide, une autre ne périra jamais qui repose sur quelque chose de solide, explique Daniel.

Ainsi en est-il des idéaux de l'Occident – les idéaux issus de la morale platonico-chrétienne – de l'ensemble de l'idéalisme, y compris les idéaux modernes, tout-puissants.

La morale, c'est l'idéalisme, l'ensemble des idéaux illusoire qui devraient servir de modèle au redressement de l'humanité. Ces idéaux ont des pieds d'argile, ils sont fondés sur le néant, donc fragiles et destinés à être détruits. Il s'agit des idéaux les plus avérés, traditionnels et dominants, ceux de la civilisation occidentale dans tout ce qui la constitue : la morale, la science, la politique, la démocratie, la justice, la théologie, etc.

VIII. « RENVERSER LES IDOLES (C'EST LE MOT QUE J'EMPLOIE POUR « LES IDÉAUX ») – VOILÀ BIEN PLUTÔT MON MÉTIER. »

Voici la tâche de Nietzsche bien spécifiée, c'est son métier. Il doit détruire l'idéalisme, affronter la morale, défier l'Occident.

La civilisation occidentale se définit par l'idéalisme, l'idolâtrie, l'irréalité platonicienne. La pensée chrétienne ne recouvre que le rien car elle ne s'intéresse qu'à un autre monde.

« On a fait perdre sa valeur, son sens et sa véracité à la réalité dans la mesure où l'on a *inventé le mensonge* d'un monde idéal... Le « vrai monde » et « le monde apparent » – traduction allemande : le monde *inventé par mensonge* et la réalité... »

¹³ Cf. *Ecce homo*, Préface, § 3.

IX. ON A FAIT PERDRE SA VALEUR À LA RÉALITÉ

Ce que Nietzsche dénonce ici, c'est la dévalorisation de la réalité par la civilisation occidentale et ceci au profit d'un mensonge : les idéaux, les idoles, les valeurs dominantes.

Nietzsche emploie le terme "valeur", fait rare, sauf dans l'expression la « transvaluation des valeurs ».

Le monde, apparemment très solide, dans lequel nous vivons, repose sur un mensonge et une illusion à savoir l'idéal qui dévalue la réalité.

Dévaluer, discréditer, calomnier, sont des verbes que Nietzsche utilise pour décrire l'action de la morale qui vise à montrer que le monde est mauvais. « Le mot "monde", dans la bouche des premiers chrétiens est injurieux ». C'est le mensonge sacré. Alors, on invente un monde qui serait meilleur, intemporel. Voilà l'attitude dévalorisante, condensée dans la morale, vis-à-vis de la réalité de ce qu'on vit.

Le monde occidental est fondé sur le modèle judéo-chrétien et platonicien qui situe le « vrai monde » hors et au-dessus du monde sensible.

Ainsi en est-il pour la religion monothéiste juive. Le monothéisme donne un sens au monde en fonction d'une entité supérieure abstraite et donc en dehors de lui-même. Le monde concret, sensible, n'a aucune valeur. Son sens est ailleurs. Cette récusation du monde sensible a pour conséquence l'interdiction de faire des images pour visualiser la transcendance. Dieu ne doit pas être représenté, son nom ne doit pas même être prononcé. C'est pourquoi chez les Juifs le tétragramme « YHWH » composé uniquement de consonnes, donc imprononçable, est le nom de Dieu. Cela montre bien la désacralisation du sensible.

L'Occident repose sur la domination de l'abstraction. Son pouvoir déplace sa civilisation du sensible vers l'intelligible, l'abstrait, l'idéal.

Si l'idéalisme peut permettre une compréhension du monde intelligente, subtile, perspicace, cependant il le scinde en deux approches dont il condamne l'une : le réalisme, le sensible. L'unité d'ensemble du monde est perdu.

Nietzsche oppose la glorification de ce monde-ci avec son ivresse, sa sexualité, le jeu de tous les sens (Dionysos) et l'idéalisme où le transcendant n'a ni lieu ni représentation, ce monde-là.

Le monde non sensible est inventé par le mensonge de l'idéalisme comme échappatoire. L'idéal est mensonger. C'est un non-être qui est projeté comme étant une réalité supérieure. Les idoles qu'elle institue sont au point de départ du discrédit, du refus de la réalité.

La négation du monde sensible va de pair avec le mensonge de l'idéalisme. L'ensemble de la philosophie platonico-chrétienne – de Socrate à Schopenhauer – est un mensonge, une falsification de la réalité. Le dualisme ainsi institué donne une nette préférence aux idéaux sur la réalité sensible. La pensée de Nietzsche va, elle, s'attacher à la restauration, la réhabilitation du sensible.

Une première question émerge. Pourquoi la réalité est-elle niée ? Est-ce parce qu'elle est énigmatique, terrifiante, tragique ?

La réalité comprend le sensible sous tous ses aspects, son devenir chaotique, problématique. Elle est donc inquiétante, suspecte et contradictoire. Le sensible est la source des plaisirs mais aussi le terrain de la souffrance.

Ceci expliquerait qu'on l'escamote parce qu'on ne parvient pas à surmonter autrement ce qui est de l'ordre du morbide, à trouver un équilibre entre plaisir et déplaisir. C'est l'attitude des faibles qui essaient de dominer ces aléas par des certitudes, une forme de volonté de puissance qui conduit à la décadence, ne reposant sur rien de concret.

Comme exemple de la négation de la réalité, celle de la sexualité. La sexualité est un des aspects de la réalité sensible parmi les affects, les désirs, les passions... Nietzsche critique ce rejet de la sexualité à travers deux individus à qui elle pose problème : Schopenhauer et Wagner. Ils sont les symboles d'une civilisation qui ne sait pas faire la part de passions et des désirs dans leur dimension sexuelle. Quand on ne peut pas "spiritualiser" une passion, on s'en débarrasse. C'est la négation des désirs, pour Nietzsche, leur refoulement, pour Freud.

Dans cette négation de la sexualité se trouve tout l'arsenal de la morale castratrice :

- la sexualité est la source des illusions ;
- la sexualité procède à des surévaluations indues ;
- la sexualité est désordonnée, violente, indigne ;
- la sexualité rapproche de la condition animale ; etc.

Nietzsche refuse cela. Pour lui c'est un évitement des difficultés de la réalité. On invente, devant le chaos de la réalité, la négation du vouloir (Schopenhauer l'appelle « l'ascétisme »). On prêche la chasteté (Wagner à travers le personnage de Parsifal). [cf. *Généalogie de la Morale*, début du Troisième Traité]

L'idéal est une invention, une irréalité, une calomnie de la réalité. Ce mensonge « fait perdre sa valeur et sa véracité à la réalité ». Le monde idéal n'est pas un monde en soi, c'est un monde du mensonge.

À l'opposé, le dualisme platonicien pose que seul le monde de l'intelligible a une réalité et qu'elle est plus éminente, plus solide dans la mesure où elle est plus pérenne que celle des objets en devenir. Le devenir est le domaine de l'apparence, de l'illusion, de l'image, de l'imagination, des phantasmes. Pour Nietzsche, c'est l'inverse. Il faut donc renverser les idoles (les idéaux).

X. LE MENSONGE DE LA DUALITÉ DU “VRAI MONDE” ET DU “MONDE APPARENT”

Le « vrai monde », c’est en fait le monde inventé par le mensonge de l’idéal et le « monde apparent », c’est la réalité.

Les guillemets, chez Nietzsche, signifient que les termes utilisés sont impropres, parce qu’ils sont utilisés par la morale comme termes relevant de l’imagination ou du mensonge.

Ici, c’est le cas du « vrai monde » autrement dit : le monde de la vérité et de l’intelligible.

Le « monde apparent » correspond au monde sensible.

Dans le monde occidental, la réalité des valeurs morales, des idoles, a plus de poids, de vérité, que le monde sensible, celui des désirs et de l’apparence.

Nietzsche traduit en mettant des mots ou expressions entre guillemets. Le commentaire consiste à ôter les guillemets pour expliquer ce que cela signifie effectivement. « Le monde apparent » est mis entre guillemets parce que Nietzsche évoque la définition qu’en donne la morale et non la sienne à savoir le monde apparent est le monde inventé par le mensonge. C’est un monde illusoire. Il n’a rien à voir avec la réalité ni avec la vérité.

Le monde est donc présenté comme scindé en deux domaines séparés dominés par deux puissances distinctes. Ces deux dénominations sont le résultat d’un processus. Ils sont un symptôme de certaines forces.

Le monde de la réalité est calomnié, transformé en illusion, par le travail d’un mensonge, d’un déni.

Les mots sont le résultat d’un certain processus de pensée. Si ce processus est le résultat d’un rapport de force, la pensée est un mensonge. Le mensonge consiste d’abord à désigner faussement la réalité, puis à la transformer, ensuite à la dissimuler et enfin à l’escamoter, l’évacuer.

Dans la traduction que fait Nietzsche, il y a une analyse de type **généalogique**. La distinction entre le « monde apparent » et le « monde vrai » est le résultat d’un certain jeu d’instincts, d’un processus psychologique. Le refus de la réalité fait que l’on transpose la réalité en illusion. C’est une opération **pulsionnelle**, ce n’est pas seulement une dénomination. La réalité est mensongèrement traitée et évacuée par l’imposition d’une réalité purement négative.

La morale est le langage codé, chiffré, des pulsions, un langage par signes. C’est le langage de la faiblesse qui refuse le sensible. En effet, parce qu’on est incapable de le maîtriser, on le remplace par un autre monde, hors de ce monde-ci : le monde intelligible. Il faut remonter aux pulsions qui ont

donné naissance à une certaine façon de parler. En fait, ce sont les pulsions, les instincts, les désirs, les passions qui s'expriment.

Chez Nietzsche, il y a une opération **philologique** (traduction d'un langage) puis une description d'un processus pulsionnel. C'est la **généalogie**. La "traduction" signifie ainsi philologie et généalogie.

La morale est une symptomatologie sémiotique : elle exprime les pulsions.

L'idéal est un mensonge et une invention. La civilisation occidentale, socratique, a inventé le mensonge de l'idéal.

« Le mensonge de l'idéal a été jusqu'à présent la malédiction pesant sur la réalité, l'humanité même en est devenue menteuse et fausse jusqu'au plus profond de ses instincts – jusqu'à adorer l'*inverse* des valeurs qui lui auraient garanti au premier chef la belle croissance, l'avenir, le droit éminent à l'avenir. »

XI. L'HUMANITÉ EN EST DEVENUE MENTEUSE JUSQU'AU PLUS PROFOND DE SES INSTINCTS

Nietzsche lance un défi à l'humanité qui est devenue menteuse en vivant selon l'idéal qu'elle a institué. On est donc en présence d'un problème de civilisation.

C'est une tâche considérable que de présenter cette tradition fondée sur une vaste opération d'intoxication par le mensonge. On se trouve donc devant une réalité idéologique : l'idéal, la morale, la vérité.

Nietzsche parle de la **vérité** comme du mot clé que toute la civilisation occidentale honore. C'est le concept fondateur de son propre principe : dans la science, dans la politique, dans la religion, dans la morale, etc. Mais Nietzsche met toujours le mot « vérité » entre guillemets quand il s'agit de la civilisation platon-chrétienne, car le mot vérité est alors un mensonge. Le mot réalité, quant à lui, n'est jamais mis entre guillemets (sauf si c'est une réalité qui n'en n'est pas une).

I. LE CONCEPT D'INSTINCT

Le mot instinct (*Trieb*) demande à être explicité. Généralement, Nietzsche l'emploie pour désigner les pulsions, les affects, les passions, la sensibilité, comme Freud le fera. Ce mot "instinct" désigne tous les désirs intérieurs plus ou moins conscients. Nietzsche puis Freud emploie ce concept pour rappeler que c'est quelque chose qui n'est pas d'ordre rationnel, intellectuel, conscient. Les instincts sont toujours en rapport avec le corps et avec une certaine forme d'animalité.

Nietzsche, ici, utilise le mot d'instinct pour désigner aussi des mécanismes produits généralement par l'habitude ou la tradition. Les instincts sont alors les effets de certaines causes, de certains processus. L'instinct est donc l'équivalent de réactions systématiques, coutumières

venant des mécanismes d'une collectivité. On peut ainsi parler, en utilisant le mot instinct, des habitudes intellectuelles, des réactions morales, psychologiques. Donc il ne s'agit pas uniquement des désirs d'ordre physiologiques.

III. L'IDOLÂTRIE

L'humanité en vient à adorer l'inverse de ses valeurs, de celles qui lui auraient permis une belle croissance.

On est à la fin d'un processus de calomnies, de mensonges, de transformations de la réalité. On aboutit alors à un paradoxe : l'idolâtrie. Les hommes adorent ce qu'il y a de plus pauvre, dangereux, imaginaire, irréel, qui a le moins de valeur. Et ceci au lieu de respecter ce qui a le plus de valeur. C'est le nihilisme. L'idole symbolise cette opération-là. On s'agenouille devant quelque chose qui est le résultat d'une escroquerie intellectuelle. Dans *L'Antéchrist* [§§ 54-55], Nietzsche s'élève contre cette escroquerie qui impose à l'humanité un système de valeurs nihiliste. On adore des « valeurs » contraires à la vie. La vie est symbolisée sous la forme de la croissance, de l'avenir, de la fécondité, c'est-à-dire du droit à l'avenir.

Le paradoxe de l'Occident, c'est qu'une construction imaginaire, un mensonge contraire à la réalité, à la loi de la vie humaine, soit glorifié, élevé au niveau de la transcendance.

L'humanité est en adoration devant ce qui nuit à sa vie fondée sur la croissance et l'avenir.

Le mot croissance et le mot avenir désignent, dans la civilisation, un équivalent de la volonté de puissance, de l'accroissement des forces, du mouvement vers plus d'être. On en arrive alors à dominer les choses et les situations.

Il s'agit donc ici d'un **problème de vie et de civilisation**. La croissance et l'avenir sont des questions qui concernent l'homme dans la civilisation. Le principe d'une civilisation forte réside dans cette recherche continuelle de plus d'être. Une civilisation forte vise la croissance et l'avenir. Voilà en quoi consiste l'affirmation dionysiaque : glorifier les valeurs vitales. Le dionysiaque affirme ce qui est de l'ordre de la vie, du corps, des affects dans le sens de l'accroissement des forces garantissant la pérennité d'une civilisation. On veut la croissance dans la pérennité, la perpétuation et l'augmentation.

NIETZSCHE, AUTRES TEXTES, MÊME RECHERCHE

I. CRÉPUSCULE DES IDOLES, « LES QUATRE GRANDES ERREURS », §§ 7 ET 8¹⁴

§ 7 « ERREUR DU LIBRE ARBITRE »

Nous renvoyons le lecteur à la lecture du texte :

Crépuscule des idoles, ch. VI, §§ 7,8, trad. É. Blondel, éd. classiques Hatier de la philosophie, 2001, pp. 49 à 51.

De

« – Nous sommes désormais sans pitié pour l'idée de « libre arbitre » : nous ne savons que trop ce que c'est – le tour de force le plus louche des théologiens, destiné à rendre l'humanité « responsable » en leur sens à eux – entendez : à la rendre dépendante d'eux... »

à

« Le christianisme est une métaphysique de bourreau... »

L'idée de péché et de châtement est l'escroquerie la plus importante de la morale. On infecte l'idée de l'innocence du devenir avec le châtement et le péché. L'histoire n'a pas de direction, de sens. Elle se dirige vers rien : ni vers le bien ni vers le mal. L'histoire ne nous doit rien, ne nous promet rien. Elle n'est ni absurde ni sensée ni catastrophique ni rédemptrice.

Le libre arbitre est une erreur inventée pour rendre coupable, asservir et présenter la loi morale comme la seule loi au-dessus de celle de la vie.

§ 8 : L'ILLUSION DU BUT

Voir le texte complet :

Crépuscule des idoles, ch. VI, §§ 7,8, trad. É. Blondel, éd. classiques Hatier de la philosophie, 2001, pp. 49 à 51.

de

« Qu'est-ce qui seul peut constituer *notre* doctrine ? – Que personne ne *donne* à l'homme ses qualités, ni Dieu, ni la Société, ni ses parents et ses ancêtres, ni *lui-même*... »

à

« Nous nions Dieu, nous nions la responsabilité en Dieu : ce n'est qu'à *partir de ce moment* que nous sauvons le monde. »

Nietzsche critique ici l'illusion du sens, de la finalité, du but, de la responsabilité et des idéaux notamment de l'idéal moral. Il est absurde de vouloir infléchir sa nature vers quelque but que ce soit, vers un idéal. Dans la réalité, il n'y a aucun but.

¹⁴ *Crépuscule des idoles*, ch. VI, §§ 7,8, trad. É. Blondel, éd. classiques Hatier de la philosophie, 2001, pp. 49 à 51.

II. L'ANTÉCHRIST, §§ 15, 52, 54¹⁵

§ 15 : L'ARSENAL DE REPRÉSENTATIONS IMAGINAIRES

Nous renvoyons au texte complet :

L'Antéchrist, trad. É. Blondel, éd. GF-Flammarion, pp. 58-59 :

De

« Dans le christianisme, ni la morale, ni la religion, n'ont un quelconque point commun avec la réalité... »

à

« La prépondérance des sentiments de déplaisir sur ceux de plaisir est la *cause* de cette morale et de cette religion fictive : or une telle prépondérance fournit la *formule* de la *décadence*. »

La réalité est donc renversée au profit de la fiction car la réalité effraie et on veut s'en échapper par le mensonge. On élimine la réalité par le mensonge.

Souffrir de la réalité signifie être une réalité ratée. L'échec, la faiblesse face à la réalité, voilà les causes de l'idéalisme. L'idéalisme est une maladie.

§ 52 : LA FOI

La foi signifie le refus de ce qui est vrai. Le piétiste, le prêtre... sont malades. Leurs instincts exigent que la vérité ne fasse jamais valoir ses droits. Pour le croyant, ce qui rend malade est bon ; ce qui vient de la plénitude, de la surabondance, de la puissance est mauvais. Les théologiens se reconnaissent à la manière servile du mensonge.

Voir le texte :

L'Antéchrist, trad. É. Blondel, éd. GF-Flammarion, pp. 112-114 :

De

« Le christianisme va aussi à l'encontre de toute réussite *intellectuelle*... »

à

« Et, en tout cas, c'est une objection contre les Allemands !... »

§ 54 LE SCEPTICISME DES GRANDS ESPRITS. L'HOMME DE CONVICTION

La force implique la capacité de regarder librement. Par ailleurs la morale consiste essentiellement dans le refoulement, la négation, la condamnation de certaines pulsions.

Le retour du refoulé réside dans la réapparition des mêmes pulsions sous une autre forme et plus particulièrement sous la forme de l'agression, de la propagande, de la conviction, du fanatisme, du moralisme. Le refus de la vie se traduit sous la forme de l'agressivité morale. On nie ce que l'on craint dans la vie.

¹⁵ *L'Antéchrist*, trad. É. Blondel, éd. GF-Flammarion, pp. 58-59 ; 112-114 ; 116-117.

Voir le texte :

L'Antéchrist, trad. É. Blondel, éd. GF-Flammarion, pp. 116-117 :

De

« Qu'on ne s'y laisse pas tromper : les grands esprits sont des sceptiques. Zarathoustra est un sceptique. »

à

« Mais la pose grandiose de ces esprits *malades*, de ces épileptiques de l'idée, agit sur la grande masse, – les fanatiques sont pittoresques, l'humanité préfère voir des gesticulations plutôt qu'entendre des raisons... »

III. *ECCE HOMO*, « POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES » *LA NAISSANCE DE LA TRAGÉDIE*, § 2¹⁶

Nous avons une sorte d'antithèse, dessinée par Nietzsche, entre le phénomène du dionysiaque et la morale elle-même vue comme symptôme de décadence.

Mais il n'est pas seulement question d'une antithèse entre l'instinct qui dégénère pour adopter une morale et le « oui suprême » à tout ce qui fait la vie, mais il y a aussi une **antinomie pulsionnelle**.

D'un côté nous avons une antithèse théorique : la métaphysique, l'ontologie, l'idéologie.

De l'autre côté, nous avons une opposition presque morale mais qui est d'ordre pulsionnel.

Il faut du courage pour affronter la réalité. En revanche l'idéal résulte de la faiblesse. La faiblesse, du point de vue pulsionnel, s'appelle lâcheté.

§ 2 : LE COURAGE ET LA VÉRITÉ : DIRE OUI À LA VIE

Voir le texte :

Ecce homo, III^e partie, trad. É. Blondel, éd. GF-Flammarion, 1992, pp 103-104.

De

« Ce début est absolument remarquable. J'avais découvert pour mon expérience tout à fait personnelle l'unique figure et pendant que possède l'histoire... »

à

« – Qui non seulement comprend le mot « dionysiaque », n'a pas besoin de réfutation de Platon ou du christianisme, ou de Schopenhauer – il y flaire d'emblée la décomposition... »

Ce texte peut être rapproché du § 3 de la Préface d'*Ecce homo*, où Nietzsche s'interroge sur « la quantité de vérité qu'un esprit peut oser supporter » : **voilà le critère de la valeur d'un homme**. « L'erreur, c'est-à-dire la foi en l'idéal, c'est de la lâcheté. ». Dans l'erreur il n'y a pas seulement un défaut intellectuel mais une faiblesse pulsionnelle. Toute conquête, tout pas en avant dans la connaissance résulte du courage, de la dureté, de la netteté envers soi-même. Les pulsions sont à l'origine de la morale, de l'idéal ou de leur contraire.

¹⁶ *Ecce homo*, III^e partie, trad. É. Blondel, éd. GF-Flammarion, 1992, pp 103-104.

L'erreur c'est la lâcheté insiste Nietzsche. Tout se passe dans l'ordre pulsionnel. Inutile de combattre l'erreur par des raisonnements. Aussi Nietzsche déclare-t-il : « Je ne réfute pas les idéaux, je me contente de mettre des gants ». Cela signifie qu'il y a quelque chose de malpropre dans l'erreur issue des instincts. On met des gants quand on veut se protéger d'une infection ou d'une maladie.

Voici le texte de Nietzsche :

« Qui sait respirer l'air frais de mes écrits sait que c'est un air des hauteurs, un air *vif*. Il faut être fait pour lui, sinon il y a grand risque d'y prendre froid. Les glaces sont proches, la solitude est immense – mais quelle paix enveloppe les choses dans la lumière ! comme on y respire librement ! que de choses on sent *au-dessous* de soi ! – La philosophie, telle que je l'ai comprise et vécue jusqu'à présent, consiste à vivre volontairement dans les glaces et les sommets – c'est la recherche de tout ce que l'existence a d'étrange et de douteux, de tout ce qui a été jusqu'à présent mis au ban par la morale. La longue expérience que m'a donnée une telle errance dans *l'Interdit* m'a appris à voir tout autrement qu'on pourrait le souhaiter les raisons pour lesquelles on a jusqu'à présent moralisé et idéalisé : l'histoire *cachée* des philosophes, la psychologie de leurs grands noms s'est manifestée à mes yeux. Quelle quantité de vérité peut *supporter*, voire *oser* un esprit ? tel a été, de plus en plus, pour moi le vrai critère de la valeur. L'erreur (– la foi en l'Idéal –), ce n'est pas de l'aveuglement, l'erreur, c'est la lâcheté... Toute conquête, tout pas en avant dans la connaissance *résulte* du courage, de la dureté envers soi, de la netteté envers soi... Je ne réfute pas les idéaux, je me contente de mettre des gants... *Nititur in vetitum* : par ce signe un jour vaincra ma philosophie, car ce qu'on a jusqu'à présent par principe interdit, c'est seulement la vérité. ».

ECCE HOMO : « POURQUOI JE SUIS UN DESTIN »,

IV^E PARTIE §§ 7 ET 8

§ 7 LA MORALE MÉPRISE LA VIE

Voir le texte

Ecce homo, IV^e partie, §7 trad. É. Blondel, éd. GF-Flammarion, 1992.

De

« M'a-t-on compris ? – Ce qui me sépare, ce qui me met à part de tout le reste de l'humanité, c'est d'avoir *découvert* la morale chrétienne. Aussi avais-je besoin d'un mot qui contînt le sens d'une provocation adressée à chacun... »

à

« *Définition de la morale* : la morale – l'idiosyncrasie de *décadents*, avec l'intention cachée de *se venger de la vie – et cela*, avec succès. Je tiens beaucoup à cette définition-là. – »

COMMENTAIRE

« M'a-t-on compris ? – Ce qui me sépare, **ce qui me met à part de tout le reste de l'humanité**, c'est d'avoir *découvert* la morale chrétienne.

Aussi avais-je besoin d'un mot qui contînt le sens d'une provocation adressée à chacun.

N'avoir pas ouvert les yeux plus tôt est selon moi la plus grande **malpropreté** que l'humanité ait sur sa conscience, car c'est le fait de s'abuser soi-même devenu **instinct**, la volonté foncière de *ne pas voir* la causalité, la réalité quelles qu'elles soient, un **faux-monnayage** *in psychologicis* poussé jusqu'au crime. »

Nietzsche parle de l'humanité. Il s'agit d'un enjeu historique, universel, de civilisation.

Nietzsche se déclare « à part ». Il se place donc en porte-à-faux. Il se pose comme un héros.

Il a « découvert » la morale chrétienne. « Découvrir », c'est enlever le couvercle, ôter la couverture. C'est la révélation de ce qui était caché. C'est la mise à découvert.

Nietzsche parle de « malpropreté ». Habituellement, c'est un terme moralisateur. Cela évoque l'épuration, le nettoyage, l'élimination. On rejette ce que l'on ne supporte pas ou ce que l'on ne comprend pas. On en arrive au fanatisme, qui est recherche de propreté en pureté – la connotation n'est pas morale, mais hygiénique.

Mais quand Nietzsche parle de « malpropreté », le problème n'est pas seulement idéologique, intellectuel, ce n'est pas seulement un conflit d'idées. Il ne s'agit pas de simples erreurs. Il s'agit aussi (et Nietzsche parle ici en médecin) d'une sorte de maladie, d'infection, de contamination. On est devant quelque chose de malsain et de dangereux pour la santé.

« Ne pas avoir ouvert plus tôt les yeux », c'est une malpropreté, une lâcheté, une bassesse. On n'a pas eu le courage de regarder en face la réalité. On est en présence d'une présentation du mensonge. « Le mensonge c'est de refuser de voir ce que l'on voit, refuser de voir quelque chose comme on le voit. »¹⁷. L'homme de parti devient menteur par la force des choses. Quelle différence y a-t-il entre conviction et mensonge ?

Il y a malpropreté parce que quelque chose de désordonné dans les instincts empêche qu'on voie vraiment les choses.

« Que le mensonge ait lieu devant témoins ou sans témoins n'entre pas en ligne de compte. Le mensonge le plus ordinaire est celui par lequel on se ment à soi-même ; mentir à autrui est relativement l'exception. – Or ce refus de voir ce qu'on voit, ce refus de voir comme on le voit, c'est presque la condition première pour les gens de parti, en quelque sens qu'on prenne ce mot : l'homme de parti devient menteur par la force des choses [...] Peut-on s'étonner encore que, par instinct, tous les partis [...] aient à la bouche les grands mots de la morale, – que la morale ne *persiste* pratiquement que parce que l'homme de parti de tout acabit en a besoin à tout bout de champ ? »¹⁸

De même, il y a quelque chose de morbide dans le refoulement. **S'aveugler, cela s'appelle refouler.** C'est une volonté de ne pas voir. Il s'agit donc d'un désordre pulsionnel. Chez Freud, pour éviter l'angoisse, on ne veut pas voir. On élimine ce que l'on craint. On est devant les mécanismes de défense décrits par Freud.

« N'avoir pas ouvert les yeux plus tôt ». c'est une malpropreté que l'humanité a sur la conscience. Cela implique maladie, faute d'ordre médical.

La malpropreté est un faux-monnayage d'ordre psychologique. Le mot de “faux-monnayage” est souvent utilisé par Nietzsche pour désigner une opération psychologique qui consiste à tricher sur la vérité de soi-même, sur la réalité pulsionnelle et la force de certains désirs. On préfère s'aveugler plutôt que de voir ses propres désirs en face. [cf. *Crépuscule des idoles* « Le problème de Socrate », § 10]

« La rationalité fut alors perçue comme *moyen de salut* ; ni Socrate, ni sa « maladie » n'avaient de choix d'être rationnels, – c'était de rigueur, c'était le dernier recours. Le fanatisme avec lequel toute la pensée grecque se jette sur la rationalité trahit une situation désespérée : on était en danger, on n'avait qu'une solution : ou bien périr, ou bien être *rationnel jusqu'à l'absurde*... Le moralisme des philosophes grecs à partir de Platon est pathologiquement déterminé ; de même leur appréciation de la dialectique. Raison = vertu = Bonheur veut dire simplement : il faut faire comme Socrate et, contre les obscures exigences, instaurer en permanence une *lumière du jour* – celle de la raison. Il faut être intelligent, clair, lumineux à tout prix : toute concession aux instincts, à l'inconscient conduit à l'abîme... [...] »

¹⁷ *L'Antéchrist*, trad. É Blondel, éd. GF-Flammarion, 1996, p. 118.

¹⁸ *L'Antéchrist*, § 55, p. 118.

Le rationalisme est une façon de s'aveugler sur soi-même, de faire de la raison un tyran – une sorte de contre tyran. Les pulsions jouent au tyran, il faut trouver un *contre tyran* qui soit plus fort. [cf. § 9]

En Socrate, il y a quelque chose de monstrueux qui se traduit d'une façon pittoresque par sa laideur. Il oppose **la raison comme contre-tyran pour combattre les instincts**. Ou bien périr, ou bien être rationnel jusqu'à l'absurde. Toute concession aux instincts, à l'inconscient, conduit à l'abîme. Il faut être clair, intelligent, lumineux à tout prix.

Devant cette situation, Nietzsche déclare qu'« il faut être dégénéré pour choisir des solutions radicales »¹⁹. C'est une maladie de se croire obligé de couper, exciser, refuser [ibid. § 1]. On veut détruire ce qui pose problème et qui provoque l'angoisse. On ne peut pas dire que le refoulement soit une méthode courageuse, psychologiquement adéquate pour maîtriser sa santé psychique. La négation est posée comme principe.

« L'aveuglement devant le christianisme est *le crime par excellence* – le crime *contre la vie*... Les millénaires, les peuples, les premiers et les derniers, les philosophes et les vieilles femmes – à l'exception de cinq ou six moments de l'histoire, moi-même constituant le septième – se valent tous sur ce point. »

I. LE CRIME CONTRE LA VIE

L'**aveuglement**, c'est le refus d'envisager la vérité, c'est la cécité volontaire.

Le **crime par excellence, c'est le crime absolu**. Ce crime est une faute contre une cause transcendante, supérieure, la seule cause qui puisse compter. C'est donc **le crime contre la vie**.

Il s'agit d'un attentat contre ce qui est le fondement même de toute existence, contre la vie, c'est son refus ou rejet, sa condamnation.

Il s'agit d'un crime puisque l'humanité traduit par là **sa maladie qui consiste à se faire tort à soi-même** et à vouloir sa propre mort, à anéantir les conditions de sa propre réalité, de sa propre existence. Voilà la négation du socratisme, du christianisme, du nihilisme. Le crime consiste donc dans l'attentat contre soi-même et contre la vie, principe ultime des choses. On peut rapprocher cette affirmation de Nietzsche de celle de Freud. Ce dernier dans *L'avenir d'une illusion*, à la fin de l'ouvrage, parle de cette lutte contre le principe de vie, les pulsions de vie ET les pulsions de destruction et de mort. C'est le grand affrontement entre les pulsions de destructions et les pulsions érotiques, de vie. Il y a **dans la vie une force d'autodestruction**. C'est une hypothèse métapsychologique chez Freud. Freud ne peut pas le démontrer. Il dit simplement qu'on est **obligé de constater** qu'au-delà du principe de plaisir, qui fait que l'on veut sa propre conservation, sa propre

¹⁹ Cf. *Crépuscule des idoles*, « La morale contre nature », § 2.

satisfaction, il y a des forces contraires qui font que la vie se détruit elle-même. Il y a à l'intérieur de la vie un principe de destruction.

C'est ce que nous avons ici, sous la forme d'une critique violente : c'est un crime, dit Nietzsche, c'est un **faux-monnayage**. C'est la destruction de tout ce qui est absolu.

Il faut remarquer que, pour Nietzsche, *l'aveuglement* n'est pas volontaire, de même que le refoulement. Le refoulement est une **opération déterminée par le refoulé déjà existant qui attire à soi d'autres éléments**. Il s'agit de quelque chose qui prend sa source dans autre chose que la volonté consciente. On est ce qu'on est indépendamment du libre arbitre ou d'une volonté explicite. Il ne faut pas accuser les chrétiens comme s'ils étaient libres de ne pas l'être. Quand Nietzsche parle de volonté, c'est au sens de **forces qui ne sont pas forcément délibérées, conscientes**, de l'ordre du libre arbitre. On est criminel pour d'autres raisons que des raisons conscientes.

II. LE CRIME EST UNIVERSEL

« Les millénaires, les peuples, les premiers et les derniers, les philosophes et les vieilles femmes [...] se valent tous sur ce point »

Il y a quelque chose comme une faute collective, comme **une catastrophe collective**. Au paragraphe suivant [§ 8], Nietzsche parle de destin et de catastrophe.

« La *mise à découvert* de la morale chrétienne est un événement qui n'a pas son pareil, une véritable catastrophe. Qui fait là-dessus la lumière est une *force majeure*, un destin, – il brise l'histoire de l'humanité en deux morceaux. On vit *avant* lui, on vit *après* lui... »²⁰

Cet établissement de la morale, de la négation, n'est pas localisable : ce n'est ni un individu, ni un groupe d'individus, ni une forme déterminée de critique, de négation. Si on veut chercher des responsables, on ne trouve rien qui ne soit diffus dans l'ensemble, la totalité. C'est pourquoi Nietzsche parle « des millénaires, des peuples, des premiers et des derniers (c'est là une expression biblique) des philosophes et des vieilles femmes. » C'est un phénomène collectif, anonyme, qui n'est pas de l'ordre des représentations rationnelles, des manœuvres délibérées de l'idéal. C'est un phénomène d'ordre pulsionnel. Ce phénomène énorme est invertébré, vieux. C'est une maladie chronique, endémique.

Nietzsche est ainsi isolé, mis à part de tout le reste de l'humanité, passée, présente.

Sur le plan de la morale, tous les millénaires se valent. Ils sont tous logés à la même enseigne. Il n'y a pas de responsables précis. Il n'y a pas les bons et les mauvais. C'est la catastrophe généralisée avec l'exception de cinq ou six moments de l'histoire. Nietzsche pense par exemple à la

²⁰ *Ecce homo*, « Pourquoi je suis un destin », § 8, p. 159.

Renaissance, à l'épisode des Borgia qui est évoqué dans *L'Antéchrist*. À la Renaissance, Nietzsche déclare que tout semblait renaître. On ne rejetait plus le sensible. Tout ce que l'Église condamnait, tous les vices et les péchés étaient célébrés par un Borgia qui était Pape. Le christianisme lui-même se supprimait comme morale. **Il était remplacé par les valeurs de vie que jusque-là il condamnait.** Mais voilà qu'un « moine fatal » arrive, Luther, et la morale triomphe à nouveau dans l'Église. La Réforme se présente comme une réaction moralisatrice contre les valeurs de la vie.

Nietzsche ne considère pas Luther comme un individu. Tout comme Nietzsche, **Luther symbolise certaines forces.** Il en est de même dans le combat de Nietzsche contre Wagner. **Nietzsche attaque l'homme comme un symbole.** Les raisons personnelles sont toujours annexes, elles ne sont pas des causes mais des événements concomitants qui occupent une place secondaire. Nietzsche s'est brouillé avec Wagner, avec ce que Wagner symbolise, et ceci pour des raisons extra personnelles. Aux yeux de Nietzsche, que représente Wagner dans la civilisation, au moment où l'Allemagne est au faîte de sa puissance ? Le culte de la germanité, fruit du romantisme communautaire.

De même, ce ne sont pas les chrétiens qui gênent Nietzsche mais les symptômes que représente le christianisme dans la civilisation occidentale. Nietzsche fait coïncider christianisme et platonisme dans leur rejet commun du monde sensible pour se tourner vers le monde intelligible, idéal.

Ce qui intéresse Nietzsche, c'est beaucoup plus les choses collectives et les phénomènes qui dépassent sa propre personne. Nietzsche, dans *Ecce homo*, déclare qu'il n'attaque que les causes dominantes et les causes victorieuses.

« Le chrétien était jusqu'à présent *le* type même de l'« être moral » un *curiosum* sans pareil – et *en tant* qu'« être moral », plus absurde, plus menteur, plus vaniteux, plus frivole, *plus nuisible à lui-même* que le plus grand contempteur de l'humanité ne l'aurait même jamais pu imaginer. La morale chrétienne – la forme la plus pernicieuse de la volonté de mensonge, la vraie Circe de l'humanité : cela même qui l'a corrompue. »

Nietzsche parle ici du chrétien et du christianisme. Au paragraphe suivant [§ 8], il parlera de la morale chrétienne et de la morale tout court. Le chrétien symbolise quelque chose dont il n'a même pas conscience.

Le chrétien est défini comme « *être moral* ». La morale est la caractéristique de la civilisation occidentale.

L'expression « *jusqu'à présent* » est un « tic » de langage chez Nietzsche. Il veut marquer le fait qu'avec lui, il y a une rupture. Jusqu'ici, la morale dominait tout. Nous sommes à une croisée des chemins. Quelque chose de nouveau commence.

Le chrétien, jusqu'à présent, était *le* type même de l'« être moral ». Nous n'avons pas une éthique du christianisme au sens d'une religion, d'une théologie. Le christianisme est considéré comme une des forces qui constituent la civilisation occidentale. La morale est déterminée d'une

manière chrétienne. La morale chrétienne est englobée dans une vision de la philosophie qui va de Platon jusqu'à Schopenhauer inclus. La morale chrétienne est le type de l'idéologie dominante. Nietzsche fait la guerre à tout ce qui résulte de l'idéal chrétien, y compris les « idées modernes ».

L'opposé du chrétien, c'est « le *libre penseur* », c'est-à-dire l'athée. Mais il ne faut pas confondre « libre penseur » et « libre esprit ».

Un exemple de *libre penseur* est David Strauss qui critiquait la dimension historique de la Bible dans son ouvrage *La vie de Jésus* (1832). Il met en cause la vérité historique de l'Évangile et l'existence de Jésus. Par contre Nietzsche se désignera, lui, comme *libre esprit*, esprit libre.

Les « libres esprits » sont libres vis-à-vis des « idées modernes », qui prennent la place de l'idéal moral chrétien, la croyance en Dieu. En effet, il n'y a plus de Dieu, déclare Nietzsche, mais son ombre continue de nous hanter. Les « idées modernes » sont des formes *athées* de l'idéal moral chrétien. Le libre penseur est encore un être soumis à des idéaux athées. Dans la *Première Intempestive*, Nietzsche, sur ordre de Wagner, combat Strauss en ce sens.

Chez les libres penseurs, les idées modernes sont un nouvel avatar de l'idéal moral chrétien, c'est la même chose.

Les esprits libres, déclare Nietzsche, ne croient ni à l'idéal moral chrétien ni en Dieu ni dans les idéaux qui lui succèdent. Nietzsche rejette la morale athée issue de Kant, les idéologies politiques. Nietzsche nomme assez improprement ces idéologies de son époque : anarchisme, socialisme, égalitarisme, libéralisme, justice sociale, démocratie. Tous ces courants sont égaux à ses yeux ; ils sont des utopies.

Pour Nietzsche, le libéralisme désigne les idées modernes de liberté, de démocratie. Cela constitue un idéal moral, une idole comme dans le cas de l'idéal moral chrétien. D'ailleurs l'idéal moral chrétien est à l'origine de l'égalitarisme démocratique moderne.

Les idoles (idéaux) modernes sont également constituées par l'idéal du progrès, de la science, de la justice, de l'idée de nation. Les idéaux maintiennent quelque chose du Dieu mort. Il faut les combattre comme le christianisme.

Le chrétien était jusqu'à présent le type même de l'« être moral », et maintenant Nietzsche en fait un *curiosum* », une curiosité, un objet de musée que l'on expose, que l'on montre, un monstre. Il était quelque chose d'exceptionnel, d'horrible, un vivant en qui la vie se nie elle-même. La monstruosité de ce *curiosum* c'était de se nuire à lui-même. C'est monstrueux de s'autodétruire. Aussi Nietzsche utilise-t-il, pour qualifier le chrétien, d'adjectifs comme « absurde », « menteur », « vaniteux », « frivole », « plus nuisible à lui-même que le plus grand contempteur de l'humanité ne l'aurait même jamais pu imaginer ».

La volonté de mensonge, c'est le mensonge sur soi et la **volonté de se détruire**. La maladie également, c'est de se nuire à soi-même.

Nietzsche déclare qu'il est le contraire d'un décadent.

« J'en veux pour preuve, entre autres, que d'instinct j'ai toujours choisi les remèdes adéquats aux mauvais états de santé : tandis que le décadent en soi choisit toujours les remèdes qui lui font du tort ». ²¹

Le chrétien, le croyant, est un décadent, il se nuit à lui-même. Dans *L'Antéchrist* Nietzsche écrit :

« – Je ne saurais [...] me dispenser d'une psychologie de la « foi » des « croyants » [...] il est indécent d'être « croyant » [...] de vouloir-vivre brisé. »

« On a dû arracher de haute lutte chaque avancée de la vérité, on a dû sacrifier pour elle presque tout ce à quoi tient par ailleurs notre cœur, notre amour, notre confiance en la vie [...] Le service de la vérité est le plus rude des services » ²².

Donc, dire au chrétien qu'il se nuit à lui-même peut être un service rendu au croyant, dit Nietzsche ironiquement : il va réfléchir et peut-être s'arrêter de vivre ainsi !

« Il est plus nuisible à lui-même que le plus grand contempteur de l'humanité aurait pu l'imaginer ».

Nietzsche souligne ici qu'une vie qui se détruit elle-même a quelque chose de monstrueux. Le chrétien, en effet, se nuit à lui-même plus que ne l'imaginerait son pire ennemi, le pire ennemi de l'humanité. Nietzsche détecte les ruses de l'idéal, la volonté de mourir, la volonté de l'humanité pour aller au néant, auquel la maladie le conduit.

« La morale chrétienne – la forme la plus pernicieuse de la volonté de mensonge, la vraie Circé de l'humanité : cela même qui l'a corrompue. »

Circé est la magicienne qui a ensorcelé Ulysse et ses compagnons et les a transformés en pourceaux²³. Comme Circé, la morale illusionne les hommes pour les garder pour elle et finalement les détruire.

De même la musique allemande, celle de Wagner, est l'expression d'une volonté de néant. C'est un narcotique qui apporte le nirvana, l'abaissement des défenses, le somnambulisme, une mort lente musicalement assistée.

Et Nietzsche s'indigne, dans la suite de cette première partie, paragraphe 7 d'*Ecce homo* :

« Se méprendre à ce degré, *non pas* comme individu, *non pas* comme peuple, mais comme humanité !... Qu'on ait enseigné à mépriser les instincts fondamentaux de la vie ; [...] Comment ! l'humanité même serait-elle en *décadence* ? l'a toujours été ? ce qui est sûr c'est qu'on ne lui a jamais enseigné comme valeurs supérieures que des valeurs de *décadence*. » [p. 158]

²¹ *Ecce homo*, « Pourquoi je suis si sage », § 2.

²² *L'Antéchrist* [§ 50], pp. 109 – 110.

²³ Cf. Homère, *L'Odyssée*, chant X.

Le phénomène de la décadence est global.

Dans ce même texte, il faut remarquer les mots et les expressions suivants :

On a « enseigné » à mépriser les « instincts fondamentaux de la vie ». On a forgé « le mensonge d'une "âme" », d'un « esprit » pour faire « honte au corps ». On a enseigné à « ressentir comme quelque chose d'impur la condition première de la vie, la sexualité ». On a recherché « le principe mauvais dans la condition la plus radicalement nécessaire pour prospérer dans l'égoïsme *strict* ».

Nous sommes donc en présence du mépris, de la condamnation, de la *haine du sensible*. Ce qui est négateur, dégénéré, tout cela est doté d'une valeur supérieure. Cela est représenté comme la valeur en soi.

Inversement dans le déclin, dans les contradictions de l'instinct, dans l'altruisme, dans la perte du centre de gravité, dans la « dépersonnalisation » et « l'amour du prochain (– la maladie du prochain !) », on voit des valeurs supérieures, des valeurs en soi !

Or la morale du désintéressement est la morale du déclin par excellence, souligne Nietzsche. Le désintéressement, c'est **l'absence de moi**, la « dés-égoïsation », la « dé-moisation », c'est la morale de la **négation du moi**, la négation des pulsions, des intérêts du moi.

Nietzsche rejette donc la morale de l'altruisme, du désintéressement, de la pitié comme la nomme Schopenhauer. On nie la réalité affective au profit d'une sorte d'idéal purement négateur. C'est la négation du moi, la dévalorisation de l'égoïsme. Nietzsche refuse toutes les morales utilitaristes du bonheur de la collectivité.

Dans le paragraphe suivant [§ 8], Nietzsche souligne que les idées de Dieu, de l'au-delà, de péché, d'âme, ont été inventées par l'idéalisme ou la morale.

La morale est un certain type d'ensemble de représentations, une conception du monde, une espèce de métaphysique **dualiste**. Telle est la caractéristique de la civilisation occidentale, que Nietzsche nomme de divers mots : platonisme, socratisme, platon-christianisme, décadence. Cette vision du monde est fondée sur des affects et une maladie qui conduisent à couper le monde en deux règnes : le sensible et l'intelligible. On a glorifié l'intelligible et on calomnie le monde sensible avec ses affects, le corps, la vie, les passions.

Le §7 fait fonction d'une sorte de résumé de la morale. Dans la seconde partie de ce paragraphe, Nietzsche rappelle les points que la morale chrétienne enseigne et dans le paragraphe suivant [§ 8] il énonce les concepts clés.

L'idéalisme est l'autre nom de la morale et de tout ce qui en est synonyme. Cet idéalisme nous enseigne, nous forge et oriente nos recherches.

« [...] Ce n'est pas l'erreur en tant qu'erreur qui m'épouvante à ce spectacle, ce n'est pas le manque millénaire de « bonne volonté », de discipline, d'honnêteté, d'audace dans le domaine de l'esprit qui se trahit dans sa victoire : – c'est le manque de nature, l'état de fait absolument effroyable que la contre-nature même a reçu les suprêmes honneurs en tant que morale et est restée suspendue au-dessus de l'humanité comme loi, comme impératif catégorique !... Se méprendre à ce degré, *non pas* comme individu, *non pas* comme peuple, mais comme humanité !... Qu'on ait enseigné à mépriser les instincts fondamentaux de la vie, que l'on ait forgé le mensonge d'une âme », d'un « esprit » pour faire honte au corps ; que l'on ait enseigné à ressentir comme quelque chose d'impur la condition première de la vie, la sexualité ; que l'on cherche le principe mauvais dans la condition la plus radicalement nécessaire pour prospérer, dans l'égoïsme *strict* [...] »

Toutes ces démarches ont conduit l'humanité occidentale au déclin.

Dans ce § 7, l'explication repose sur une certaine structure de l'argumentation. Après avoir posé que la morale et le christianisme ont enseigné à mépriser les instincts fondamentaux de la vie, Nietzsche établit la liste des injonctions de l'idéalisme ou de la morale chrétienne. Il y a donc :

- le mépris des instincts ;
- l'élaboration du mensonge d'une « âme » et d'un « esprit » pour faire honte au corps ;
- l'enseignement sur la sexualité présente quelque chose de dégradant ;
- la déclaration concernant l'égoïsme qui relève d'un principe mauvais ;
- la glorification de l'altruisme comme valeur supérieure.

Pour la morale, il convient de vouloir le désintéressement, l'abnégation, la négation du moi et de ses instincts.

III. LA DÉCADENCE

Ainsi, dit Nietzsche, n'a-t-on jamais enseigné à l'humanité que des valeurs de décadence qu'on lui ordonne de considérer comme des valeurs supérieures.

- La décadence, c'est donc mépriser les instincts et forger des mensonges pour combattre le corps, la sexualité, les pulsions.
- La décadence est un phénomène de civilisation occidentale.

C'est pour cela que Nietzsche, lorsqu'il parle du problème de la morale invoque toujours le concept d'**humanité** connu, c'est-à-dire la **civilisation** occidentale. Nietzsche parle aussi, dans la Préface de *Ecce homo*, du « plus grave défi qu'on ait lancé à l'humanité ».

- La décadence est un certain type de maladie dans la civilisation.

Cette maladie repose sur l'affirmation d'un dualisme. D'un côté il y a la valorisation de l'idée et de l'idéalisme, de l'autre côté c'est le déni du corps et du sensible qui sont proclamés. Il s'agit donc, dans la décadence, d'un choix de vie.

– La décadence est une maladie constante et non un phénomène ultime.

La décadence n'est pas la fin d'un processus. La décadence commence d'emblée, elle est là depuis le début. Elle n'est pas la phase terminale de la maladie. La décadence est le principe même de la maladie. C'est un certain état morbide du corps, des instincts, des affects, de l'organisation ou typologie pulsionnelle. Ceci caractérise l'humanité depuis Socrate.

IV. L'ALTRUISME

La morale du désintéressement, de l'abnégation, c'est la morale du déclin par excellence sous prétexte d'atteindre une morale de l'altruisme.

L'altruisme, pour Nietzsche, est le centre de la morale. Les intérêts sont des affects. La réalité de la vie, c'est l'affirmation des affects, la recherche par les affects de plus de puissance. Vivre, c'est s'affirmer, affirmer ses intérêts. La vie c'est la volonté de puissance – vivre, c'est chercher à s'accroître. Mais la morale considère cela comme illégitime, dangereux, immoral, égoïste, violent, égocentrique, comme une volonté de servir des intérêts illégitimes.

Contre ce jeu des intérêts, contre ces passions, la morale entreprend de nier, discréditer. Les passions sont la mauvaise part en nous. Les désirs sensibles sont condamnés car ils sont égoïstes.

La morale est toujours fondée sur la négation de la vie, des passions. La morale se veut altruiste. Chez Schopenhauer, la morale altruiste c'est la morale de la pitié. La volonté s'affirme puis se nie.

Pour Schopenhauer, la pitié est l'indication du caractère illusoire du désir individuel. Il faut alors nier la volonté, donc nier son propre désir en tant que notre désir s'affirme de façon individuelle.

Pour Schopenhauer, l'individu est une illusion, une représentation fausse. Toutes les volontés se ramènent à une seule et unique volonté au-delà de l'illusion du désir individuel. D'où la morale de la pitié qui nie tout désir individuel.

Nietzsche estime donc que cela renvoie à Schopenhauer.

On retrouve une forme de morale dans l'altruisme, chez les utilitaristes. Nietzsche les vomit : les chrétiens, Schopenhauer, les utilitaristes.

Pour les utilitaristes, ce qui est bon, c'est ce qui est bon pour **le bonheur du plus grand nombre**. Or le bonheur du plus grand nombre

implique le renoncement à la toute-puissance du désir individuel. La morale utilitariste définit un type de morale altruiste.

Le bonheur du plus grand nombre est l'illusion de la morale du troupeau.

On trouve une autre forme de l'altruisme dans la morale chrétienne. C'est la morale de **l'amour du prochain**. Cela signifie également la négation du désir individuel. C'est la négation de nos propres désirs, au profit de ceux du prochain. L'amour du prochain est donc un des commandements typiques de la morale de l'altruisme. Ce qui est moral, c'est ce qui est bon pour le prochain. Cela suppose la négation de mon égoïsme. L'amour du prochain, c'est le renoncement à soi, l'ascèse, la castration du désir²⁴.

La morale de l'altruisme, de l'abnégation, se trouve, selon Nietzsche, dans la morale kantienne.

Nietzsche voit, à travers sa lecture de Schopenhauer, ce qu'est la morale kantienne. Nietzsche n'a pas lu la *Critique de la Raison pratique*. Il a adopté les résumés de la morale kantienne établis dans *Le monde comme représentation et comme volonté de puissance* de Schopenhauer.

Nietzsche retient, à propos de Kant :

– l'universalité qui est le principe de l'impératif catégorique. C'est la négation de la subjectivité et du désir subjectif.

– la négation des inclinations. Il s'agit d'un préjugé à l'encontre de Kant. Suivant cette opinion erronée, la morale kantienne est une morale de l'ascétisme. Il est vrai que Kant dit que les inclinations sensibles n'ont par elles-mêmes qu'une valeur relative. Elles doivent pouvoir être universalisées. Sinon l'affirmation des inclinations aboutit à la guerre de chacun contre chacun. Il suffit de se rapporter à Platon et à Hobbes.

Les inclinations qui s'énoncent dans les maximes subjectives doivent, selon Kant, passer par l'universalisation. « Agis de telle sorte que la maxime de tes actions puisse en même temps valoir comme loi universelle. » Aussi Nietzsche en conclut-il (assez hâtivement) que la morale de Kant est la négation de la subjectivité, du désir subjectif, de la volonté particulière, des inclinations. C'est **un altruisme qui ne dit pas son nom**. L'universalité est une morale pour tout le monde mais non pas pour les inclinations de chacun. Cela est inexact. En effet, Kant suppose qu'une inclination formulée dans une maxime peut être parfaitement morale si elle peut valoir comme loi.

²⁴ Cf. *Crépuscule des idoles*, ch.VI : « la morale comme contre-nature », trad. É. Blondel, éd. Hatier, pp. 33 à 39.

V. LE REJET DU MONDE SENSIBLE

Pour Nietzsche, la morale de désintéressement est une morale du **déclin** car on ne s'intéresse plus à sa croissance.

Dans le désintéressement il y a une maladie affective, psychologique, il y a le déclin par excellence. Le désintéressement se trouve liée à une désorganisation des instincts.

Les individus, les groupes, ne peuvent plus supporter la vie avec son caractère chaotique, problématique, absurde, passionnel, préfèrent se nier plutôt que de s'affirmer dans la réalité (ce qui comporte des risques).

La morale de la négation, de l'abnégation, est une façon de régler par la négation les problèmes soulevés par les désirs. Cette négation est morbide, malade. Elle provient d'une inadaptation. Ceux qui inventent des idéaux moraux sont des ratés. Qui a intérêt à s'échapper de la réalité par le mensonge ?, demande Nietzsche, ceux qui souffrent de cette réalité. Ils sont une réalité manquée, qui a mal tourné. [*L'Antéchrist*, § 15]

Le mot décadence, le mot déclin, traduisent cette inadaptation, ce ratage face à la vie, cette maladie. Au lieu d'imposer sa volonté à la vie, tel ou tel instinct préfère s'effacer, refouler les désirs, plutôt que de les imposer à la réalité. Il s'agit d'une ruse de la volonté de puissance. La volonté de puissance sous sa forme faible préfère triompher par la négation de la réalité et se représenter un idéal.

Ne pouvant surmonter la réalité, l'ambiguïté de la vie, le faible souffre : sa volonté faible se venge par la calomnie et se débarrasse des affects qui la gênent. Cette volonté faible privilégie d'autres affects bien gouvernés par la morale ascétique. L'homme est alors conduit par les affects de haine de la réalité, de rancune, de calomnie, de ressentiment. Le monde est vécu comme dangereux et, pour le dominer, il faut le traiter de mauvais.

L'idéalisme vilipende le monde d'une part en le déclarant pécheur parce qu'il est plein de passions égoïstes, d'autre part parce qu'il institue des valeurs d'un monde idéal parfait où seule la vertu existe.

Nier la vie, c'est mourir d'une façon symbolique. La maladie est une annonce de la mort. La maladie, c'est le risque de mourir.

« [...] qu'inversement, dans le signe typique du déclin et des contradictions de l'instinct, dans l'« altruisme », dans la perte du centre de gravité, dans la « dépersonnalisation » et « l'amour du prochain » (– la maladie du prochain !), on voit la valeur *supérieure*, que dis-je ! la *valeur en soi* !... Comment ! l'humanité même serait-elle en *décadence* ? l'a toujours été ? – ce qui est sûr, c'est qu'on ne lui a jamais *enseigné* comme valeurs supérieures que des valeurs de *décadence*. La morale de « désintéressement » est la morale de déclin par *excellence*, le fait « je suis en train de périr » traduit dans l'impératif : « vous devez tous périr » – et *pas seulement* en impératif !. La seule morale qu'on a enseignée jusqu'à présent, la morale du désintéressement, traduit une volonté d'en finir, elle *nie* radicalement le fond même de la vie. »

Ainsi Nietzsche déclare que la morale du désintéressement fait périr, nous fait couler au fond, nous noie. La maladie s'impose comme une loi.

Nietzsche pose alors l'hypothèse suivante : ce n'est peut-être pas l'humanité qui est en dégénérescence, c'est seulement cette espèce parasite d'hommes à savoir l'espèce des prêtres.

« Resterait à ce point l'éventualité que ce ne soit pas l'humanité qui se trouve en dégénérescence, mais seulement cette espèce parasite d'hommes, celle du *prêtre* qui, avec la morale, s'est érigée à la force du mensonge en arbitre de ses valeurs, – qui a deviné dans la morale chrétienne son moyen de *puissance...* »

Il s'agit de ce personnage symbolique dont parle la *Généalogie de la morale*, le « prêtre ascétique ».

Dans la représentation commune, le prêtre est au départ chrétien et il est le **symbole religieux**, le symbole moral d'une abnégation et de la **condamnation de la vie**. Il est une réalité historique ou sociale.

Est prêtre tout individu qui **domine un groupe**. Pour cela, il **utilise** une idéologie ou, pour parler comme Nietzsche, **un idéal moral**. Ce peut être un idéologue, un fanatique, un « homme de conviction », tout individu ou groupe qui assoit son pouvoir sur l'idée. Le prêtre domine également en **orientant les affects du côté de la négation de la vie**, de la **haine** de ceux qui sont qualifiés de méchants car ils ne recherchent pas les idéaux enseignés par le prêtre ; enfin, le prêtre cultive la rancune.

Le prêtre représente donc tout individu en position de dominer par un idéal, évoquant une réalité abstraite au nom de laquelle on peut condamner cette réalité-ci. Cet idéal d'ailleurs peut être politique. L'idéal politique, dans ce cas, tient lieu de religion, de morale, d'idéalisme. Ainsi toute guerre menée au nom de certains principes (religieux, politiques, philosophiques, moraux...) a une forme morale. On détruit la réalité en la calomniant au nom d'une justification abstraite et idéale. On trouve cependant toujours la même histoire de décri, de calomnie, de ressentiment pour l'histoire, la réalité, les hommes réels.

Nietzsche évoque aussi le christianisme car, dans une certaine tradition, l'invocation d'une parole de Dieu, d'une morale venue de Dieu aboutit à la condamnation d'un grand pan de la réalité.

Nietzsche sait cependant qu'**il y aura toujours des prêtres pour discréditer la réalité au nom d'un idéal**. Le principe en est l'incapacité d'assumer la réalité et ses contradictions. Le corollaire en est ce que Nietzsche appelle le mensonge, et cela ne concerne pas seulement les armes de dissuasion massive.

Les prêtres sont des **parasites**. Il y a un certain type de volonté de puissance dans la faiblesse, dans la décadence, dans la maladie du socratisme, du christianisme, de la morale. Il y a un moyen d'accéder à la puissance. **Tout le monde a une volonté de puissance**. Il n'y a pas d'un côté ceux qui sont dotés de volonté de puissance et de l'autre ceux qui ne le seraient pas. Seulement la volonté de puissance peut employer des moyens

forts et affirmatifs pour affronter la réalité. Mais il y a aussi une volonté de puissance faible qui s'exprime par le biais de la morale, au service du désir de puissance des faibles, du troupeau, et donc au service du prêtre. Le prêtre est en effet un symbole de l'esprit qui domine le troupeau. Le prêtre représente la volonté du troupeau, qui veut dominer. Il y a une volonté de puissance du troupeau.

« Et en fait, telle est ma vision des choses : les maîtres, les guides de l'humanité, tous des théologiens, ont tous été aussi des *décadents* : de là le retournement de toutes les valeurs en valeurs hostiles à la vie, de là la morale... *Définition de la morale* : la morale – l'idiosyncrasie de *décadents*, avec l'intention cachée de *se venger de la vie* – et cela, avec succès. Je tiens beaucoup à *cette* définition-là. – »

L'idéal, les idoles, rongent, détruisent, gangrènent la vie. Il y a plus d'idoles que de réalités dans le monde. Par le biais de la domination du prêtre ascétique, à la volonté de puissance faible, le troupeau des hommes est écrasé. Cela se fait par le biais de l'Idéal.

§ 8 LA MORALE CHRÉTIENNE : VAMPIRISME ET DÉCADENCE²⁵

Lecture du texte :

Ecce homo, trad. É. Blondel, éd. GF-Flammarion, 1992, IV^e partie, § 8, pp. 159-160.

De :

« – M'a-t-on compris ? – Dans ce que je viens de dire, il n'y a pas un mot que je n'aurais déjà dit il y a cinq ans par la bouche de Zarathoustra... »

à

« Et on a cru à tout cela, *sous le nom de morale* ! – *Écrasez l'infâme* ! – – »

– Nietzsche se présente comme une fatalité, un moment du destin de l'humanité. Il est à la croisée des chemins. Il est une « force majeure » c'est-à-dire : il est une force exceptionnelle, une puissance considérable.

– Nietzsche brise l'histoire de l'humanité en deux morceaux. On dit de même « avant Jésus-Christ » et « après Jésus-Christ ». L'enjeu de la tâche de Nietzsche dépasse les individus, l'époque présente. Nietzsche se présente comme les fondateurs de religion.

Dans la fin d'*Ecce homo*, un passage supprimé constituait une imprécation contre le christianisme. Ce texte se trouve dans « La loi contre le christianisme » *Guerre à outrance au vice*, le vice est le christianisme. [« Œuvres philosophiques complètes », t. VIII, éd. Gallimard, p. 235]. On peut trouver ces vaticinations et ces malédictions outrées, mais c'est très drôle comme charge !

Article I : [...] L'espèce d'homme la plus vicieuse est le prêtre [...] Contre le prêtre on n'a pas de raisonnements, on a les travaux forcés.

²⁵ *Ecce homo*, trad. É. Blondel, éd. GF-Flammarion, 1992, IV^e partie, § 8, pp. 159-160.

Article II : Toute participation à un service divin est un outrage aux bonnes mœurs. [...]

Article VI : On donnera à l'histoire « sainte » le nom qu'elle mérite – celui d'histoire maudite. [...]

Nietzsche veut montrer à travers ce texte qu'il est placé à un moment crucial de l'histoire du monde et de l'humanité. La vérité a changé de camp.

Le texte du § 8 est structuré selon l'axe d'une différence entre le **vocabulaire ancien** : Dieu, autre monde, âme, sainteté, péché... et la **traduction de ce vocabulaire en termes pulsionnels**, d'affects, d'intérêts : vie, monde sensible, corps, préoccupations quotidiennes, instincts... Cette tâche est d'ordre **généalogique**.

Nietzsche parle de « dessin », il ne s'agit pas d'une révolution où l'on va changer de classe dominante. C'est l'effondrement de « tout ce qui jusqu'à présent s'appelait « vérité » ». Cela est reconnu comme « la forme la plus nuisible, la plus perfide, la plus souterraine du mensonge ». C'est l'effondrement de tout ce qui constitue le fondement de justification de la société et de l'existence humaine : la morale et la vérité. Cet effondrement s'appelle **nihilisme**. La conception de la différence entre le vrai et le faux disparaît. Le nihilisme consiste à s'apercevoir qu'il n'y a pas de vérité. La généalogie prend la relève du nihilisme. À la place, la « vérité », la généalogie fait apparaître une volonté de mensonge nuisible, perfide, souterrain pour bâtir un monde de l'au-delà.

De plus il n'y a pas de morale :

« Le saint prétexte d'améliorer l'humanité » : voilà ce que la morale prétend faire.

Les deux mots capitaux de la civilisation occidentale « la vérité » et la « morale » disparaissent. Le nihilisme touche aussi la différence entre « bien » et « mal ». La morale est un vampirisme.

Avec la **généalogie**, des idées morales qui ont eu cours jusqu'à présent, Nietzsche montre comment ces idées se réfèrent à un point de vue affectif, pulsionnel et relèvent des intérêts et de la volonté de puissance et non de l'univers transcendant.

Exemple : l'idée de « Dieu » **inventée pour** servir d'antithèse à la vie. La généalogie consiste à référer une idée, une conception, une notion, une détermination abstraite, un idéal à une volonté, à des instincts, à des pulsions.

Autres exemples : l'idée « d'autre monde » **inventée pour** dévaluer ce monde-ci, sensible ; l'idée « d'âme », « d'esprit », « d'immortalité » inventée pour mépriser le corps.

Cette analyse généalogique nous renvoie à une intention, une volonté.

Tous les termes de substitution sont péjoratifs : « antithèse de la vie » « dévaluer le *seul* monde », « mépriser le corps, pour le rendre malade ».

Le terme de « saint » s'oppose à l'insouciance, aux choses quotidiennes qui méritent le sérieux dans la vie : « la question de l'alimentation, du logement, du régime intellectuel, du traitement des malades, de la propreté, de la météorologie ».

Les conditions effectives de la vie dans son détail sont négligées. Il y a une sorte de négation de ce qui rend possible la vie. [voir dans *Ecce homo*, II^e partie, §§ 1 à 4]

L'opération généalogique que Nietzsche entreprend est une opération de traduction dans le langage des affects, des idéaux.

Le « salut de l'âme », c'est une folie circulaire qui passe par la pénitence et l'appel au salut.

La « santé de l'âme » c'est l'opposé de la santé.

Dans les deux volets de ce parallèle, il y a les deux notions : celle de santé et celle de salut.

Nietzsche nous fait passer d'une langue fautive, de la langue de la morale et des notions abstraites à une langue véritable, celle des affects, des intérêts, des passions, des pulsions.

L'idée de « péché » a été inventée avec l'idée de « volonté libre » afin de déconcerter les instincts, afin de muer la défiance à l'égard des instincts en une seconde nature.

Le texte est construit sur le schéma suivant : « afin de... pour », « dans l'intention de... », expressions qui signalent l'opération d'une volonté : c'est la méthode **généalogique**.

Le « désintéressé », « celui qui renonce à soi », qui se nie lui-même est un « décadent ». Le renoncement à soi, c'est « l'attraction pour le nuisible ». Être malade c'est être attiré par le nuisible, c'est se faire tort à soi-même, c'est se détruire.

Au début d'*Ecce homo*, [« Pourquoi je suis si sage », §§ 1 et 2], Nietzsche déclare qu'il s'est toujours bien porté, même quand il était malade : « Personne n'a jamais pu me trouver de fièvre ». Au § 2, par contre, le décadent « choisit toujours les remèdes qui lui font du tort ».

Aussi celui qui renonce à soi est dans « l'incapacité à trouver son intérêt (en lui), l'autodestruction est transformée en signe de la valeur, en « devoir », en « sainteté », en « divin » dans l'homme. Voilà la traduction en termes affectifs de l'idéal du renoncement, de l'abnégation, de l'altruisme. On est attiré par le nuisible, on est dans l'incapacité à trouver un intérêt, on s'autodétruit donc.

Et Nietzsche termine par cette affirmation :

« Enfin – et c'est le plus effroyable – dans l'idée de l'homme bon, le parti pris pour tout ce qui est faible, malade, raté, souffrant de soi, de *tout ce qui doit périr*. »

L'homme bon est le symbole de la morale. L'homme vertueux, conforme aux prescriptions morales, a une prédilection pour tout ce qui est raté, malade, souffrant. « Et on a cru à tout cela ». C'est l'invention de réalités qui n'en sont pas. Cela relève de la croyance et de la foi.

On retrouve la présentation de ces fausses vérités dans le § 15 de *L'Antéchrist*.

Ce texte, qui est de l'ordre de la malédiction, se termine par la formule de Voltaire : « Écrasez l'infâme ! » c'est-à-dire menons une lutte à mort contre la superstition chrétienne.

MENU DE NAVIGATION

en mode plein écran dans Adobe Reader

Déplacez la palette du sommaire ci-dessous en la saisissant par la barre du haut et redimensionnez-là à l'aide du coin en bas à droite.

**Cette palette vous permet de vous reporter aux têtes de chapitres.
Ne la fermez pas !**

Le présent menu se trouve en dernière page

Comment lire ce document ?

utilisez les raccourcis clavier

Avancer d'une page :
(sauf depuis cette page)

clic ou ↵ (entrée)

Reculer d'une page :

ctrl + clic ou
↑ + ↵ (maj + entrée)

Sortir et quitter :
(en haut à gauche du clavier)

esc (escape)

- ✓ La main ou le pointeur doivent se trouver **dans l'espace de la page**
- *et non dans le sommaire* - pour que ces raccourcis fonctionnent.

Vous pouvez également utiliser le petit navigateur en bas à droite du clavier :



Cliquez sur les liens ci-dessous pour :

! ou utilisez les raccourcis clavier :

Imprimer des pages

ctrl + p

Reprendre la lecture
à la page que vous venez de quitter

) **Commencer la lecture ...**

Le mode plein écran est un affichage de lecture.

Pour effectuer des recherches dans ce document, utiliser le zoom ou prendre des notes de marge, il est conseillé de passer en affichage standard : appuyez sur la touche **esc** de votre clavier.

Ce menu s'adresse aux personnes non familières de la lecture écran. Les initiés de la navigation clavier pourront se servir de tous les raccourcis habituels.